

LE

BANQUEROUTIER,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

PAR MM. THÉODORE ^KN..., ARMAND OV...
ET CONSTANT B...;

Musique de M. ALEXANDRE;

Ballet de M. RENAUSY.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE LA GAITÉ, LE 29 AVRIL 1826.



PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
RUE DU TEMPLE, N^o. 36 VIS-A-VIS LA RUE CHAPON.

1826.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

M. DE MONTFORT, négociant
retiré

MM. MARTY.

EDOUARD DE BLAINVAL, sous
le nom de comte de **MANFREDONIA.**

CAMIADÉ.

FRÉDÉRIC DALVOS, sous le
nom de chevalier **STEPHANE**

BRÉGI.

ALFRED DE MIRCOURT, neveu
de Montfort.

FRANCISQUÉ.

L'ÉVEILLE, domestique.

MERCIER.

GROS-PIERRE, jardinier

JOSEPH.

AUTRES DOMESTIQUES ET VALETS.

ERNESTINE, fille de Montfort..

M^{lles}. ADÈLE DUPUIS.

MALVINA, femme-de-chambre...

GOUGIBUS.

HERMINIE, jeune dame

DUMOUCHEL.

FRANÇOISE, cuisinière.

CHEZA.

UNE SECONDE FEMME-DE-CHAMBRE..

V. GOUGIBUS.

AUTRES FEMMES DE SERVICE.

DAMES ET MESSIEURS.

UN NOTAIRE.... }

SOLDATS..... }

PAYSANS..... }

personnages muets.



*La scène se passe chez M. de Montfort, dans une
maison de campagne, près d'une petite ville de
province. — Tous les costumes sont ceux de nos
jours.*

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision
de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 12 mars 1826.

Par ordre de son Excellence,
Le Chef du Bureau des Théâtres,
COUPART.

LOTTIN DE S.-GERMAIN, IMPRIMEUR, RUE DE NAZARETH, N^o. 1.

LE
BANQUEROUTIER,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle d'entrée, ou un vestibule donnant sur une cour ornée d'une fontaine.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉVEILLÉ, DOMESTIQUES, *peu après* MALVINA.

L'ÉVEILLÉ, *entrant suivi des domestiques.*

Paix! paix! paix! paix donc!... Vous n'avez pas un mot à dire. Dans ce jour solennel... Vous entendez bien; dans ce jour solennel, vous n'avez d'autre chose à faire, qu'à m'écouter, obéir et vous taire. Que diable! c'est facile!

TOUS, *avec humeur.*

Facile!

L'ÉVEILLÉ.

Oui, facile, imbécilles! Voilà ce que c'est, M. de Montfort et les deux jeunes époux... C'est-à-dire, les deux jeunes fiancés, s'habillent chacun dans leur appartement; ça ne vous regarde pas... Tantôt quand le notaire et les témoins arriveront, on recevra la société dans le grand salon; c'est là que l'on signera le contrat de mariage, c'est là que l'on complimentera les futurs; ensuite on dansera, jouera, etc.; et puis... écoutez-bien, c'est le principal; pendant la fête on servira la collation dans la galerie du jardin, parce que ce sera plus

grand, plus frais, et plus gai. Voilà qui est entendu ; à présent, allez frotter les appartemens, nettoyer les meubles, préparer les bougies ; vous n'avez pas trop de temps, et que tout soit prêt de bonne heure ; allez... Non, révenez ; encore un mot... il faut avoir une tête comme la mienne dans des occasions comme celle-ci... Mes enfans, pour l'amour de Dieu, n'oubliez pas les rafraichissemens.

UN VALET.

Soyez-donc tranquille, M. l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

Il n'y a pas de quoi, je vous connais.. je vous les recommande particulièrement. Ainsi donc à six heures précises, vous mettrez les rafraichissemens sur le feu.

LE VALET.

Mais si on les met sur le feu, ils seront...

L'ÉVEILLÉ.

Chauds ! parbleu ! je le sais bien... Le punch ! le punch, mon cher, ça ne se fait point à l'eau froide. Vous comptez peut-être nous donner de l'orgeat, de l'eau sucrée ; un jour de mariage, ah ça fait suer ! Allons voilà qui est entendu ; à présent, à l'ouvrage et disparaissiez. (*S'essuyant le front.*) Ouf !...

MALVINA, *apportant un carton et entrant en riant.*

Ah ! ah ! ah ! vous voilà déjà tout en feu, M. l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

Je le crois parbleu bien ; je viens de donner mes ordres. Vous pouvez compter mademoiselle Malvina, que la fête sera brillante.

MALVINA.

Comment si j'y compte ! puisque M. l'Éveillé en sera l'ordonnateur... Vous verrez aussi ma toilette... et celle de la jeune mariée... Ah ! M. l'Éveillé ! la belle chose qu'un mariage ! (*Elle montre les parures qui sont dans le carton.*)

L'ÉVEILLÉ.

Hê ! la belle chose !... sans doute, mademoiselle Malvina, la belle chose qu'un mariage, quand on rencontre un époux comme M. le comte de Manfrédonia,

jeune, beau, galant, aimable, riche... richissime! nous en savons tous les deux quelque chose, les petits profits vont à merveille. Mais, si ce riche seigneur italien n'eut point été, par aventure, forcé de s'arrêter dans la petite ville de province dont nous ne sommes éloignés que d'une demi-lieue; s'il n'eut point rencontré M. de Montfort dans une partie de chasse; si M. de Montfort ne l'eut point engagé à venir se reposer chez lui; enfin de *fil en aiguille* si ce jeune homme ne fut point devenu éperdument amoureux de la charmante Ernestine, et s'il eut continué sa route au lieu de la demander en mariage, quoiqu'elle ne soit que la fille d'un négociant retiré, il aurait peut-être fallu, ma chère Malvina, se contenter du petit cousin Alfred, et le petit cousin Alfred n'était pas un parti comparable...

MALVINA.

Ah! fi! Je le crois bien! Un fat, un joueur, un libertin et un poltron!... un poltron, M. l'Éveillé! c'est cent fois pis qu'un fat.

L'ÉVEILLÉ.

Poltron! poltron!... Il n'est pas absolument nécessaire d'être un héros pour se marier!... Mais je vous passe qu'il soit un peu fat, étourdi, libertin; entre nous, mademoiselle Malvina, on ne pouvait guère exiger un mari sans défauts pour une demoiselle qui...

MALVINA.

Chut!...

L'ÉVEILLÉ.

C'est un inconvénient majeur.

MALVINA.

Pauvre demoiselle!... Quel dommage! Elle serait parfaite, sans ce cruel malheur.

L'ÉVEILLÉ.

D'accord, jolie, bonne, vertueuse... Mais il est bien désagréable, pour un mari surtout, d'être obligé de veiller sa femme toutes les nuits, sinon, crac, si son vertigo prend, la voilà qui décampe à deux heures du matin, quelquefois tout en noir, un flambeau à la

main, croyant encore qu'elle suit le convoi de sa mère; une autrefois tout en blanc, comme un spectre, un revenant; ou bien parée comme pour une fête. Elle sort, elle marche, elle parle, elle agit, on dirait qu'elle y voit; point du tout elle dort, et ce qu'il y a de plus effrayant, c'est de savoir que, dans ces momens-là, si quelqu'un par malheur, la réveillait en sursaut, elle serait capable de tomber morte.

MALVINA.

Hélas! oui, les médecins l'ont dit. Aussi, comme c'est toujours moi qui la veille, je la suis, je lui parle quelques fois, car elle entend et elle répond; mais il m'est expressément défendu de la toucher.

L'ÉVEILLÉ.

Diab! je le crois bien... vous rappelez-vous mademoiselle Malvina, de la peur qu'elle m'a faite un jour... c'est-à-dire, une nuit... Ah! bon Dieu!... Je l'avais prise pour une âme... Croyez vous qu'on ait instruit, M. le comte Manfrédonia que mademoiselle Ernestine est somnambule?

MALVINA.

Je n'en sais rien, M. l'Éveillé, et vous sentez que de moi-même, je n'oserais en ouvrir la bouche. Cependant je soupçonne qu'on s'est ouvert à lui sur ce point délicat.

L'ÉVEILLÉ.

Bon! sur quoi le soupçonnez vous?

MALVINA.

J'ai remarqué que depuis quelques jours, mademoiselle Ernestine est moins mélancolique, moins rêveuse que de coutume, et tout au contraire, que M. le Comte, son amant, paraît moins gai, moins riant.

L'ÉVEILLÉ.

Quant à cela, c'est peut-être à cause de l'absence de son ami, le chevalier Stéphane, qui est allé à Paris.

MALVINA.

Fi! le vilain homme que celui-là? comme il a la figure d'un hypocrite, et d'un méchant!

L'ÉVEILLÉ.

Bah!...

MALVINA.

Non, non, il n'est pour rien là-dedans ; je présume plutôt que mademoiselle Ernestine a soulagé son cœur d'un secret qui l'oppressait, et que M. le Comte, en a découvert un qui l'afflige.

L'ÉVEILLÉ.

Admirablement raisonné, mademoiselle Malvina, et...

MALVINA.

Chut... j'entends... oui, c'est le Comte lui-même... Voyez, voyez M. l'Éveillé, comme il paraît soucieux.

L'ÉVEILLÉ.

Vraiment oui... (*Ils le suivent des yeux.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *apercevant les deux domestiques.*

Ah! vous êtes ici... Malvina, comment votre maîtresse a-t-elle passé la nuit?

MALVINA.

Fort bien, M. le Comte... M. le Comte avait-il quelque motif de craindre qu'elle eut été indisposée.

ÉDOUARD.

Non, du moins, pas précisément... je sais les accès du mal qui l'afflige sont rares.

MALVINA, *à l'Éveillé.*

Il sait tout, j'avais bien deviné.

ÉDOUARD.

M. de Montfort a-t-il paru?

L'ÉVEILLÉ.

Non, M. le Comte, mon maître est encore dans son appartement, si M. le Comte l'ordonne j'irai...

ÉDOUARD.

Je ne veux pas qu'on le dérange ; mais vous m'avertirez dès qu'on pourra se présenter chez lui.

L'ÉVEILLÉ.

Quelle délicatesse ! quelle urbanité ! M. le Comte n'a-t-il rien de plus à me commander ?

ÉDOUARD.

Non , je serais bien aise de rester un moment seul.

MALVINA.

Comme il paraît triste ! . . .

L'ÉVEILLÉ.

C'est qu'il pense au somnambulisme.

MALVINA.

Paix ! . . . (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

ÉDOUARD, *assis.*

Vainement je cherche à chasser de mon esprit les craintes qui l'assiègent ; vainement je me répète que ce terrible secret, dont le souvenir me poursuit sans cesse, est depuis long-temps enseveli dans un oubli qui paraît devoir être éternel. Malgré moi un tourment insupportable, une frayeur invincible empoisonnent ma vie et détruisent d'avance le bonheur que je suis prêt de saisir. Plus j'approche de la félicité que je me suis promise et que le sort semble m'offrir, plus je m'inquiète, plus je m'effraie . . . (*Se levant.*) Est ce donc là le remords que j'appelais un préjugé ? Ah ! perfide Stéphane ! c'est toi qui m'entourant de toutes les séductions de l'opulence m'a fait croire que le bonheur n'existait que dans la possession des richesses . . . Ciel ! si l'on découvrait la source de ma fortune . . . le jugement qui m'a flétri ! . . . Oh ! non, non ! . . . c'est impossible ! nos mesures sont trop bien prises . . . Cependant, pourquoi mon mariage fut-il retardé ? Pourquoi Montfort paraît-il sombre, cherche-t-il la retraite ? Et Stéphane n'est pas encore de retour ! . . . tout excite ma défiance . . . Ah ! le voici !

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, FRÉDÉRIC, *et tout à la fin* L'ÉVEILLÉ.

ÉDOUARD.

Stéphane ! j'avais besoin de vous revoir. Votre retard m'a mis au supplice.

FRÉDÉRIC.

Serait-il arrivé quelque chose pendant mon absence ? Mais en effet, vous me semblez inquiet, agité... Que s'est-il donc passé ?

ÉDOUARD.

Rien... du moins je le pense... Mais apprenez-moi promptement le résultat de votre voyage à Paris.

FRÉDÉRIC.

Tout s'est exécuté comme je l'avais combiné, sans la moindre difficulté ; nos fonds, s'élevant à 400,000 fr., ont été transmis de Florence, en belles et bonnes traites, sur les meilleures maisons de banque de Paris, à diverses échéances ; j'ai pris sur le total une somme de 10,000 fr. seulement, pour subvenir aux frais que nécessite votre mariage ; le reste est à notre disposition, sur la simple présentation du titre renfermé dans ce porte-feuille ; vous examinerez cela. Ainsi nous voilà parfaitement tranquilles sur ce point important.

ÉDOUARD.

Tranquilles... dites moi, Stéphane, en entrant dans Paris, en revoyant cette ville, ce palais où a retenti le terrible jugement qui nous condamne sans retour ; cette place, juste ciel ! où nos deux noms ont été inscrits sur l'échaffaud, Stéphane, tout votre sang ne s'est-il point glacé ?

FRÉDÉRIC, *avec inquiétude.*

Imprudent... (*Il jette un regard autour de lui.*) Pourquoi rappeler ces évènements ? quel rapport y a-t-il aujourd'hui entre ce palais, ce jugement, cet échaffaud, et le comte de Manfrédonia, noble et riche italien, ou bien le chevalier Stéphane, son ami ? En

vérité vous perdez la tête... Edouard de Blainval, et Frédéric Dalvos sont pour jamais oubliés.

ÉDOUARD.

Je ne puis parvenir à me le persuader.

FRÉDÉRIC.

Faiblesse d'esprit... Tous deux soi-disant étrangers, vous de Genève, moi de Bayonne, nous n'avions à Paris ni famille, ni parens, ni même d'amis très-intimes, quand je conçus le hardi projet où je vous associai. Notre maison fictive ne dura pas un an; nous disparûmes avec les fonds que nous obtînmes rapidement; notre banqueroute, il est vrai, eut un éclat prodigieux, mais au total, une banqueroute, aujourd'hui c'est presque de mode, tout cela s'appelle en bloc, affaires malheureuses. D'ailleurs, nous étions au-delà des mers quand la justice se mêla de la notre, et ce ne furent, enfin, que les noms de Blainval et de Dalvos qu'on offrit en spectacle à la vengeance publique. Ces deux noms sont proscrits, je lè sais; mais un hasard unique, secondé par mon adresse, ayant mis entre nos mains des titres excellens qui vous ont fait comte de Manfrédonia et moi chevalier Stephane, nous voilà, mon cher, parfaitement réhabilités, ou plutôt nous ne fumes jamais les deux hommes condamnés. Le tems, la mort même, a fait disparaître une partie de nos créanciers; les autres ne pourraient nous reconnaître sous les titres qui nous décorent, et dans tous les cas, ce ne serait pas ici, dans une petite ville de province, que le sort les amenerait; calmez donc vos craintes chimériques sur le passé, et, à votre tour, apprenez-moi plutôt le sujet de l'inquiétude où je vous trouve sur nos affaires présentes.

ÉDOUARD.

Vous le connaissez déjà; c'est le retard imprévu, que Montfort a tout-à-coup apporté à la signature du contrat de mariage.

FRÉDÉRIC.

Ces choses là, mon cher, arrivent tous les jours. L'embarras de réunir les fonds de la dot, la nécessité

d'attendre quelques parens , mille raisons . . . soyez sans inquiétude : j'ai retrouvé toute la maison tranquille ; votre mariage se fera , et quand je vous verrai amant heureux , époux constant , et possesseur de cent mille beaux écus , moi , mon cher , ainsi que nous en sommes convenus , je prendrai chez notre banquier , la moitié juste de nos fonds ; vous me remettrez en outre la moitié de la dot , et nanti de ces deux moitiés , ma légitime part , nous terminons l'association ; je pars pour l'Angleterre , c'est un superbe théâtre pour un spéculateur , j'y fais diverses entreprises , ou bien j'y lève une maison d'assurance , et vous me reverrez un jour . . .

ÉDOUARD.

Peut-être sur l'échafaud.

FRÉDÉRIC.

Dans un carosse à quatre chevaux.

ÉDOUARD.

Paix ! j'entends du bruit.

L'ÉVEILLÉ, *entrant.*

M. le Comte , vous m'avez ordonné de vous avertir quand M. de Montfort serait visible , il sort de son appartement et vient lui-même au-devant de vous , il désire vous entretenir.

ÉDOUARD.

Il veut me parler . . . vous entendez Stéphane.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! c'est assez naturel , je crois , une heure avant de signer un contrat de mariage.

L'ÉVEILLÉ, *confidentiellement.*

Il s'agit encore de bien autre chose que du contrat de mariage . . . mais je ne peux pas vous le dire , ça m'est défendu . . . et . . . voilà M. de Montfort.

FRÉDÉRIC, *bas.*

Tout cela n'est que de bon augure . . . Je vous laisse avec votre beau-père , et je cours échanger ce négligé de voyage contre un habit de fête et de cérémonie. Courage , allons donc , courage . . . Bonjour , M. l'Éveil-

lé... Ah! j'oubliais de vous dire, que les présens de noce arriveront ce matin.

Entrée de M. de Montfort. Sortie de Frédéric et de l'Éveillé.

SCÈNE V.

MONTFORT, ÉDOUARD.

MONTFORT.

Instruit que vous alliez prendre la peine de passer chez moi, j'ai voulu, mon cher Comte, prévenir votre désir. D'ailleurs, je préférerais vous rencontrer ici, ayant à vous parler confidentiellement.

ÉDOUARD.

A moi, Monsieur ?

MONTFORT.

Vous n'avez pas encore vu ma fille, ce matin ?

ÉDOUARD.

Non, Monsieur.

MONTFORT.

Tant mieux ; j'eusse été fâché que tout autre que moi vous parlât le premier de l'objet que vous allez connaître.

ÉDOUARD, à lui-même.

Que veut-il dire ?

MONTFORT.

A la veille de vous donner ce que j'ai de plus cher au monde, près de l'instant où vous allez entrer dans ma famille et me nommer votre père, l'honneur et la reconnaissance m'obligent, M. le Comte, à vous ouvrir mon âme, à vous révéler un cruel secret, à vous faire enfin un pénible aveu ; car il ne m'est pas permis de vous enchaîner à ma famille, à l'aide d'une erreur que vous pourriez un jour me reprocher ; quand j'aurai parlé, quand vous me connaîtrez, si mon Ernestine vous est encore chère, ah! combien je bénirai le ciel... si vous croyez devoir nous quitter, vous emporterez nos regrets, nos éloges, et vous n'entendrez nulle plainte.

ÉDOUARD.

Moi , vous quitter, Monsieur!... Ah ! quel que soit le secret que vous allez m'apprendre...

MONTFORT.

Écoutez... Quoique né dans une classe considérée comme au-dessus de celle à laquelle j'appartenais ; vous n'ignorez pourtant pas , M. le Comte, quelle importance l'opinion publique attache à l'intégrité d'un négociant ; une partie de la fortune de l'État repose sur la foi des transactions commerciales ; l'honneur de la nation se trouve atteint dans le deshonneur de ceux qui fondent sont crédit, et ce n'est point avec injustice que le banqueroutier frauduleux est attaché à la même chaîne que le voleur et l'assassin.

ÉDOUARD.

Grand Dieu !

MONTFORT.

Ma sévérité vous étonne ; elle est le résultat d'un mûr examen et d'une longue expérience ; avant qu'un événement déplorable ne vint m'arrêter dans ma carrière , j'avais siégé plus d'une fois comme juge au tribunal , et s'il m'est arrivé d'y ressentir la pitié que mérite le malheur , jamais je n'ai fait grâce à la mauvaise foi , à la friponnerie. Vous voyez ma haine pour la fraude, vous voyez l'horreur que m'inspire le nom de banqueroutier... Eh bien ! monsieur le Comte, moi-même il m'a fallu manquer, et j'ai perdu mon honneur.

ÉDOUARD.

Vous... Ciel... et vous ne pardonneriez pas au malheureux...?

MONTFORT.

Non ! moins encore ; et vous allez juger si je suis injuste. Depuis plus de deux siècles, vouée au commerce , ma famille me transmet un nom sans tache, un établissement honorable , et un crédit dont jamais on n'avait abusé. Jeune encore, j'étais environné de considération et d'estime. Je choisis pour épouse la fille unique d'un négociant respectable , et nous nous associâmes. La fortune nous sourit, notre prudence sut

régler ses faveurs capricieuses, enfin je me croyais assuré de mon bonheur, à l'instant même où j'avais tout perdu par la scélératesse de deux infâmes fripons... Écoutez, et jugez s'il est un crime plus terrible en ses conséquences que celui que commet le banqueroutier frauduleux.

ÉDOUARD.

Vous me faites frémir !

MONTFORT.

Deux hommes étrangers, qui paraissaient jouir d'une immense fortune et d'un crédit sans borne, apparurent tout-à-coup.

ÉDOUARD.

Ciel... à quelle époque ?

MONTFORT.

Il y a huit ans.

ÉDOUARD.

Ah !...

MONTFORT.

Ils faisaient, en apparence, de vastes opérations avec les places étrangères ; mais tout n'était chez eux qu'intrigues et faux dehors...

ÉDOUARD, à part.

Je respire à peine.

MONTFORT.

L'un se nommait Dalvos et l'autre Blainval.

ÉDOUARD.

Blainval !... oui ! oui ! c'était Dalvos... (à part.)
Malheureux.

MONTFORT.

Vous les avez connus ?

ÉDOUARD.

Non... non... Monsieur... mais ces deux noms ont souvent frappé mon oreille.

MONTFORT.

En effet. l'indignation publique a dû les rendre célèbres. Aidés de quelques fripons et surtout à la faveur d'un luxe extraordinaire, ils parvinrent à capter la confiance d'un grand nombre de maisons. J'étais en

voyage ; mon associé, le père de ma femme, disposait de tout dans mon absence ; un sort fatal le fit connaître à ces deux misérables ; ils fascinèrent aisément les yeux d'un vieillard bonnête, il devint une de leurs victimes, et lorsqu'instruit du péril qui menaçait notre maison, j'accourus, hélas ! il était trop tard ; Dalvos et Blainval avaient disparu ; les tribunaux prononcèrent leur éternelle infamie ; le père de mon épouse cédant au désespoir d'avoir causé ma ruine, après soixante années de probité, venait de s'arracher la vie...

ÉDOUARD.

Ah!...

MONTFORT.

Et en rentrant dans ma maison, heureuse et florissante à mon départ, je ne retrouvai plus que le déshonneur et la mort.

ÉDOUARD.

Ciel!... j'ignorais encore... mais... votre nom demeura pourtant inconnu.

MONTFORT.

Ma maison existait sous le nom d'Armand, c'est celui de mon père.

ÉDOUARD, *à part.*

Armand... je m'en souviens.

MONTFORT.

Ma faillite obligée, inévitable, me le rendit odieux ; il avait été si long-temps respectable ! je n'osai plus le porter et je pris celui de ma femme.

ÉDOUARD.

Mais vous n'étiez pas coupable.

MONTFORT.

J'entraînais d'autres infortunés, car le commerce est une chaîne dont on ne peut rompre un anneau sans ébranler les autres. On m'offrit du temps, du crédit, des ressources... l'honneur était perdu!... je fis le terrible abandon ; je ne sauvai du naufrage entier que la dot de ma fille, elle n'était pas à moi, elle provenait de sa mère, et sa mère... vous tremblez, M. le Comte, et vous ne savez encore que le moindre de mes mal-

heurs. A l'aspect de son père expirant dans les angoisses d'une mort effroyable, le cœur de mon épouse, de la plus tendre des filles, fut frappé d'un coup mortel... l'infortunée languit encore trois mois, et descendit au cercueil...

ÉDOUARD.

Epargnez-moi!...

MONTFORT.

Et tant d'images douloureuses, tant de pertes irréparables venant frapper à la fois les sens délicats et l'imagination encore timide d'une jeune personne, à peine âgée de 14 ans, jetèrent dans l'esprit de ma pauvre Ernestine, ce désordre déplorable que rien n'a pu combattre, et dont vous avez vu les funestes effets, sans qu'il vous fut possible d'en deviner la cause.

ÉDOUARD.

Elle aussi! ma victime!

MONTFORT.

Comptez, maintenant, comptez tous les crimes que, même à leur insçu, ont commis ce Dalvos et ce Blainval, et dites-moi si la loi punit trop sévèrement des fripons dont les odieuses manœuvres sèment, dans la société, le déshonneur, la mort, et associent le corps entier du commerce à l'infamie dont ils se jouent.

ÉDOUARD, *accablé.*

Ils méritent... l'échafaud.

MONTFORT.

M. le Comte, j'ai dû me faire connaître; me pardonnez-vous d'avoir été victime... Dois-je apprendre à ma fille, que le déshonneur de son père...

ÉDOUARD.

Arrêtez... (*Il tombe à ses genoux et lui parle en suffoquant.*) Prenez tout ce que je possède... rachetez votre honneur... je ne mériterai pas encore la main de votre fille...

MONTFORT.

M. le Comte!...

ÉDOUARD, *toujours à genoux.*

Laissez-moi réparer vos malheurs... ah! laissez-moi pleurer à vos genoux...

(*Ernestine entre dans ce moment.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Mon père...

(*Edouard se relève avec effroi.*)

ÉDOUARD.

Ernestine!

MONTFORT.

Viens, ma fille, viens partager ma joie. J'ai tout appris au Comte; loin qu'il me retire son estime et son amitié, tu vois avec quel transport il semble lui-même ressentir ma douleur, et ton cœur sera forcé de l'aimer encore davantage, quand tu sauras avec quelle générosité il m'offrait à l'instant sa fortune pour réparer mon désastre.

ERNESTINE.

Se peut-il!... Vous voyez mon père que j'avais bien lu dans son âme!

ÉDOUARD.

Quel supplice!

MONTFORT.

Mon seul vœu est donc accompli! je pourrai, sans crainte sur ton sort, descendre dans la tombe; il te restera ce qui surpasse les plus belles fortunes, un époux aussi tendre que noble et généreux.

ERNESTINE.

Ah! M. le Comte... comment vous exprimer ce que je ressens aussi... vous avez ramené le bonheur parmi nous, oh! oui, depuis long-temps je n'avais vu sourire mon père, et je le vois heureux... toute ma vie pourrat-elle m'acquitter envers vous?

Le Banqueroutier.

2

ÉDOUARD.

Que dites-vous, Mademoiselle? vous acquitter!... c'est moi que ce devoir regarde... oui, oui, j'emploierai toute ma vie à vous rendre le bonheur.

MONTFORT.

La fête de ce soir ne précédera votre hymen que de quelques heures; et demain, le jour naissant verra bénir vos nœuds... à moins, M. le Comte, que vous n'ayez quelques motifs de retarder...

ÉDOUARD.

Moi... ah! jamais...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ, *à la cantonnade.*

Oui, attendez, ne déballez rien, je vais l'avertir.

ERNESTINE, *à part en riant.*

Le maladroit! c'est la corbeille de mariage.

L'ÉVEILLÉ, *accourant.*

M. le Comte, c'est... aye! j'ai fait une bêtise... c'est avoir du malheur, ça ne m'arrive jamais.

ÉDOUARD, *toujours inquiet.*

Eh bien? que me voulez-vous?

MONTFORT, *en souriant.*

Parlez, parlez à M. le Comte.

L'ÉVEILLÉ, *à part.*

Je crois qu'ils n'ont pas entendu.

ÉDOUARD.

Enfin...

L'ÉVEILLÉ, *lui faisant signe de se taire et profitant de ce que Montfort parle à sa fille.*

Ne faites semblant de rien, M. le Comte; ce sont les présens de noce qui viennent d'arriver.

ÉDOUARD.

Ah!

L'ÉVEILLÉ.

J'ai défendu que l'on touchât à rien que vous ne fussiez présent. Où faut-il les faire déposer ?

ÉDOUARD.

Mais... dans mon appartement... attendez (*A part.*) si je profitais de cette circonstance pour apprendre à Stéphane tout ce que je viens de découvrir.

MONTFORT, à sa fille.

Son embarras est extrême...

ERNESTINE.

Je vais l'aider à sortir de peine.

ÉDOUARD.

Oui, il faut absolument...

ERNESTINE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Ah ! pardon, Mademoiselle...

ERNESTINE.

Vous avez quelque affaire qui vous occupe ; quelqu'un peut-être vous demande ; je crois qu'on vient de vous le dire.

L'ÉVEILLÉ.

Oui, Mademoiselle.

ERNESTINE.

Vous entendez ; allez, M. le Comte ; ah ! ne négligez pas vos affaires ; devons-nous encore nous traiter sur le ton de la cérémonie ? Cependant, ne tardez pas trop long-tems.

ÉDOUARD.

Ernestine !... Ah ! combien vous unissez de grâces à la bonté du cœur. Non, je ne tarderai pas à revenir... Vous ne savez pas, Mademoiselle, ce que je souffre éloigné de vous !

MONTFORT.

Au revoir, mon fils. (*il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, L'ÉVEILLÉ, et peu après ALFRED.

L'ÉVEILLÉ.

Mademoiselle, je n'ai pas osé vous le dire devant M. le Comte; c'est la corbeille de mariage.

ERNESTINE.

Je le sais.

L'ÉVEILLÉ.

Qui vous l'a dit?

ERNESTINE.

Toi, lui, votre embarras. Que cela ne t'afflige pas, mon cher l'Éveillé; presque jamais on ne réussit à surprendre une femme.

L'ÉVEILLÉ.

Ah! ah! Eh! bien, je ne suis pas fâché de savoir ça pour mon usage particulier. Mais, ce n'est pas tout, Mademoiselle; il est encore arrivé quelque chose de bien plus extraordinaire qui pourrait bien ne pas vous faire rire; et quant à ça, par exemple, je gage que vous ne le devinerez pas.

MONTFORT.

Qu'est-ce donc?

L'ÉVEILLÉ.

Une chaise de poste qui amène de Paris... devinez donc, Mademoiselle.

ERNESTINE.

De Paris?... nous n'attendons personne.

L'ÉVEILLÉ.

M. votre cousin.

ERNESTINE.

Alfred!

MONTFORT.

Mon neveu!... Je ne l'ai point invité.

L'ÉVEILLÉ

Voilà pourquoi c'est drôle.

ERNESTINE.

Quel embarras... Il est furieux sans doute.

L'ÉVEILLÉ.

Dutout... Il a fait le tour par le jardin, et il est entré sur le champ chez Monsieur, pour réparer un peu sa toilette, et il m'a dit de... tenez je l'entends... le voici.

(*On entend dans la coulisse le bruit d'objets de verre qu'on brise.*)

ALFRED, *déhors.*

Ah! le maladroit!... le butor!...

ERNESTINE.

Il est fâché.

MONTFORT.

Ne t'inquiète point.

ALFRED.

Ma parole d'honneur, je ne connais rien de plus gauche, de plus maladroit que ces domestiques de province!

L'ÉVEILLÉ.

Voilà M. de Montfort.

ALFRED.

C'est bon, imbécile!... Ah! mon cher oncle, je suis enchanté... Me briser un meuble si précieux!

MONTFORT.

Que vous est-il donc arrivé, mon cher neveu? vous paraissez bien ému.

ALFRED.

Je suis outré, mon cher oncle! figurez-vous qu'un de vos valets de campagne a laissé choir, comme un sot, mon nécessaire de voyage; mais c'est que rien au monde n'est indispensable comme un nécessaire, et le maladroit a complètement réussi; tout est brisé, mes huiles, mes parfums, mes essences, mes poudres, mes pommades, mes opiat inondent votre antichambre; pas le moindre petit flacon n'a échappé au désastre. A propos, comment se porte mon infidèle cousine? savez-vous que je lui en veux horriblement!... mais les procédés avant tout, et si vous le permettez, je lui présenterai mon hommage.

MONTFORT.

Aussitôt qu'il vous plaira, elle est auprès de vous.

ALFRED.

Ah!... ah!... ciel!... je suis en vérité d'une évaporation... Pardonnez, ma belle cousine... vous êtes un monstre... adorable... vous permettez?

ERNESTINE.

Je vous salue, M. Alfred.

ALFRED.

Divine! introuvable! d'honneur nos plus célèbres beautés de la capitale doivent céder la pomme à la charmante cousine... mais que dis je! moi, vous combler d'éloges, quand je suis venu pour vous accabler de reproches; foi d'homme d'honneur, c'est mal, très-mal, mon cher oncle; me refuser la main de votre aimable fille, soit, on ne peut subjuguier tous les cœurs, mais...

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

ERNESTINE.

Oh! non, non, mon cousin, aussi je n'ai jamais senti tant d'amitié pour vous, que depuis...

ALFRED.

Que vous en épousez un autre... trop flatteur en vérité; et ne m'avoir pas seulement invité.

MONTFORT.

Mais je craignais...

ALFRED.

De rouvrir de cruelles blessures... ma parole d'honneur, le trait est là... toujours là...

ERNESTINE.

Ne parlons pas de cela, mon cousin.

ALFRED.

Je crois qu'elle a raison.

MONTFORT.

Je suis enchanté de vous voir raisonnable.

ALFRED.

Mais il me semble que quand j'en mourrais de chagrin, cela n'avancerait pas de beaucoup mon bonheur; et que deviendraient les belles de Paris?... A propos

de belles de Paris, j'ai fait une conquête délicieuse, la petite Herminie Dorival, brune piquante, agaçante.

ERNESTINE.

L'indiscret !

MONTFORT.

Prenez garde, mon cher neveu, cette dame est invitée à la fête.

ALFRED.

En vérité! c'est charmant... Vous n'êtes point jalouse ?

ERNESTINE.

Ah!

ALFRED.

Parbleu! je veux à l'instant même vous payer cette agréable surprise par une nouvelle qui vous réjouira, j'en suis sûr.

ERNESTINE.

Elle est donc bien agréable.

MONTFORT.

Quelle nouvelle peut m'intéresser ?

ALFRED.

Quelqu'un de mes amis, et des vôtres également, a la certitude d'avoir rencontré, tout récemment à Paris, un des deux coquins qui vous ont volé votre fortune, et qui, pour prix de ma liaison avec eux, m'ont escroqué 30,000 fr.

MONTFORT.

Que dites-vous ?

ERNESTINE.

Quoi! ils seraient à Paris ?

ALFRED.

On le présume, car on est sûr d'y avoir vu Dalvos. Oh! c'était le plus scélerat des deux... il a tenté de m'assassiner.

ERNESTINE.

Vous!

ALFRED.

En vérité, ma cousine, mais il avait à faire à quelqu'un!... nous étions heureusement à un premier étage, et grâce à une fenêtre qui se trouvait ouverte...

MONTFORT.

Le malheureux!

ERNESTINE.

Il vous aurait frappé?

ALFRED.

Ma foi, sans ma bravoure et ma légèreté, je n'aurais pas le bonheur de vous baiser la main.

(*Il la lui baise, L'éveillé entre vivement.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS. L'ÉVEILLÉ, *un instant après MALVINA*,
DEUX JEUNES PERSONNES, *ensuite ÉDOUARD, FRÉ-*
DERIC, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur, voici la société; mademoiselle, on va vous présenter la corbeille de mariage. (*A part.*) Décidément mademoiselle Malvina a raison, c'est une fort jolie chose qu'un jour de nocce.

(*Malvina et les deux jeunes personnes présentent la corbeille*)

ERNESTINE, *soulevant le couvercle.*

Oh! c'est charmant.

(*On la pose sur la table et on l'entoure.*)

ALFRED.

Voyons, voyons cela, ma cousine, en fait de goût je suis un oracle.

L'ÉVEILLÉ, *annonçant.*

M. le Comte et M. le Chevalier.

(*Ils s'avancent tous les deux avec un peu de défiance en observant Alfred qu'ils ne peuvent voir assez pour le reconnaître. En même temps le théâtre se remplit d'amis invités.*)

ALFRED, *à Montfort.*

C'est le futur?

MONTFORT.

Lui-même.

ALFRED.

De grâce, présentez-moi.

ÉDOUARD, *bas à Frédéric.*

Voilà cet étranger.

ERNESTINE.

Ah! mon père! regardez donc la belle parure.

MONTFORT.

Je suis à toi. (*A Alfred.*) Voilà mon gendre.

ERNESTINE.

Mais regardez donc mon père.

(*Il se retourne vers sa fille.*)

ALFRED.

M. le Comte, j'ai l'honneur... Ciel! que vois-je!...

FRÉDÉRIC.

Silence!...

ALFRED.

C'est lui!

FRÉDÉRIC.

Il y va de ta vie!

ALFRED.

Ce sont eux!

FRÉDÉRIC.

Tout-à-l'heure ce mystère vous sera expliqué, jusque-là, le silence ou la mort.

(*Mouvement indiquant qu'on va se rendre dans un autre salon.*)

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un riche salon, éclairé par des bougies, et donnant sur un parterre illuminé; l'ameublement doit répondre à l'ensemble du décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTFORT, ÉDOUARD, ERNESTINE, FRÉDÉRIC, ALFRED, LE NOTAIRE, *toute la Société, les Valets au fond, L'ÉVEILLÉ, MALVINA.*

Au lever du Rideau on est assis, formant différens groupes. Le Notaire vient d'achever la lecture du contrat; on va signer. Frédéric et Alfred viennent sur le devant de la scène.

LE NOTAIRE, *lisant.*

« Fait en ladite demeure; jour et heure précités... etc., etc. » (*parlant.*) Il ne s'agit plus, Messieurs et Mesdames, que d'apposer votre signature. A vous d'abord, s'il vous plaît, M. le Comte et Mademoiselle. (*Il présente la plume à Edouard.*)

ALFRED, *s'éloignant de la table, et s'avançant avec crainte et impatience.*

Ouf!... ce malheureux ne me quitte pas; son regard suit tous mes mouvemens... certes, je ne signerai point un pareil contrat de mariage... Cependant, un scélérat de cette espèce est capable de tout; si je pouvais lui échapper, et prévenir mon oncle.

FRÉDÉRIC, *qui l'a suivi.*

Ne vous éloignez pas, M. de Mircourt, et point d'indiscrétion. Vous êtes de la famille, il faut signer...

ALFRED.

Je...

FRÉDÉRIC.

Il le faut !... ce ne sera qu'une simple formalité... nous nous expliquerons tout-à-l'heure, je vous l'ai promis... et je vous avertis que je suis décidé à tout.

ALFRED.

Diable !... (*à part.*) Au fait, si le mariage ne se fait point... Traître maudit... je crois qu'il a un poignard...

MONTFORT, *venant, et présentant la plume.*

A votre tour, Messieurs ; c'est à vous de commencer, mon neveu.

ALFRED.

C'est trop d'honneur, mon oncle ; je pensais qu'il était inutile... je... j'obéis. (*En allant à la table.*) pendant qu'il signera, je pourrai peut-être... (*après avoir signé.*) A vous, M. Stéphane.

FRÉDÉRIC, *lui tenant la main et signant.*

Volontiers.

ALFRED.

Il pense à tout.

ÉDOUARD, *à Ernestine.*

L'instant de mon bonheur ne sera donc plus différé ; demain... demain je serai votre époux.

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur et Mademoiselle... pardon, si je vous dérange dans une aussi importante affaire ; c'est que mes fonctions m'obligent à me trouver partout à la fois. Je venais donc vous avertir que les personnes invitées pour le bal arrivent en foule, et selon vos ordres on a ouvert le grand salon.

MONTFORT.

Fort bien. Ma fille allons recevoir la société ; ne nous accompagnez-vous pas, M. le Comte ?

ALFRED, *présentant vite la main.*

Ma chère cousine, je...

FRÉDÉRIC.

Un mot, s'il vous plaît. Nous vous rejoindrons tout-à-l'heure, Mademoiselle.

(Sortie.)

SCÈNE II.

ALFRED , FRÉDÉRIC.

ALFRED.

Je ne peux lui échapper !...

FRÉDÉRIC.

Nous n'avons qu'un instant pour nous expliquer , nous voilà seuls , hâtons-nous.

ALFRED.

C'est justement ce que je désire.

FRÉDÉRIC.

Je le sais , il vous tarde d'échapper à ma surveillance...

ALFRED.

Chacun a ses affaires.

FRÉDÉRIC.

La vôtre est et doit être de courir nous dénoncer à votre parent ; de nous livrer à la justice.

ALFRED.

Mais...

FRÉDÉRIC.

Mais écoutez , et si vous tenez à la vie , pesez attentivement chacune de mes paroles...

ALFRED.

Le scélérat !... Ne viendra-t-il personne pour me tirer de ses mains.

FRÉDÉRIC.

Votre arrivée dans ces lieux , votre présence dans cette maison , ont renversé tous nos desseins , et détruit toutes nos espérances. Reconnu par vous et par conséquent infailliblement découvert , car vous n'aspirez qu'à nous trahir , mon ami ne peut plus épouser la fille de Montfort , et il ne nous reste d'autre ressource que la fuite.

ALFRED.

Je suis de votre avis ; je vous invite à partir le plus promptement possible , et je ne vous redemanderai

même point les 30,000 fr. que vous m'avez empruntés, pour ne pas retarder votre départ.

FRÉDÉRIC.

Fort bien ; mais notre départ à l'instant même , au milieu d'une fête dont nous faisons les honneurs , en présence de cent personnes ; notre départ , dans un tel moment , est impraticable ; ce serait nous livrer nous-mêmes , car nous aurions à peine disparu , qu'on volerait sur nos traces.

ALFRED.

C'est probable.

FRÉDÉRIC.

Et doutez-vous que je ne sois décidé à vendre cher ma liberté ?

ALFRED.

Ah ça ! mais au fait , que puis-je à cela ?

FRÉDÉRIC.

Tout !... vous seul possédez ici notre secret ; vous seul pouvez nous perdre... il est huit heures : jusqu'à minuit, consentez à vous taire, et je vous promets qu'à minuit, Blainval et moi, nous ne serons plus dans cette maison.

ALFRED.

Vous partirez à minuit ?

FRÉDÉRIC.

Je vous le jure.

ALFRED , *à part.*

quel bonheur ! (*Haut.*) Eh bien ! à cette condition, comptez sur mon silence, et puisqu'il est ainsi, je vais...

FRÉDÉRIC.

Doucement ; pour être sûr que vous tiendrez votre engagement d'ici là , vous ne me quitterez pas d'une seconde , vous ne vous éloignerez point d'un pas , vous resterez près de moi , comme mon ombre , et si je vous vois faire la moindre tentative pour m'échapper ou pour nous trahir , rien dans le monde entier ne pourra vous soustraire à ma vengeance.

ALFRED.

Cela suffit... (*A part.*) Le misérable !...

FRÉDÉRIC.

Tout est convenu ?

ALFRED.

Il le faut bien... (*A part.*) Qu'une occasion se présente et...

FRÉDÉRIC.

Maintenant rejoignons la société, paraissions les meilleurs amis du monde, et ne perdez pas de vue ce que je porte ici.

ALFRED.

Je n'ai garde... (*A part.*) En tout cas, ma cousine ne se mariera pas, et si je peux avant minuit...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Avant minuit... (*Haut.*) Suivez-moi.

ALFRED.

Je suis à vos ordres... mais je crois qu'on vient... oui, je vois du monde...

FRÉDÉRIC.

Ne me quittez pas.

(*L'Éveillé et les domestiques entrent violemment.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉVEILLÉ, LES DOMESTIQUES
et peu à près ÉDOUARD.

L'ÉVEILLÉ.

Dépêchons-nous, dépêchons-nous mes enfans! il y a tant de monde que tous les salons sont pleins. Mademoiselle vient de décider qu'on jouerait dans ce salon, on y fera peut-être aussi de la musique. Vite! vite! les tables, les flambeaux.

(*Pendant qu'on dresse les tables, etc., Edouard entre précipitamment.*)

ÉDOUARD, *bas à Frédéric.*

Eh bien ?

FRÉDÉRIC.

Du courage! tout va bien! Je réponds de lui.

ALFRED, *à part.*

Comme ils s'entendent ! les brigands

ÉDOUARD.

Je mourais d'épouvante !

FRÉDÉRIC.

Gardez-vous de montrer la moindre inquiétude.

ÉDOUARD.

Ah ! j'en suis dévoré !

FRÉDÉRIC.

Paix ! (*d'un air gracieux à Alfred*) Je suis toujours à vous.

ALFRED.

Puisses-tu être au diable !

(*Une société nombreuse se montre au fond.*)

L'ÉVEILLÉ.

Vous pouvez entrer, Messieurs, tout est prêt.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MONTFORT, ERNESTINE,
HERMINIE, DAMES ET MESSIEURS.

MONTFORT.

Veuillez passer dans cette pièce, Mesdames, la chaleur y est moins insupportable que dans le grand salon. Si quelques-uns de ces Messieurs veulent prendre place aux tables de jeux, le bal ne réclame pas encore tous les cavaliers.

ERNESTINE.

Mon père, je vais arranger un quadrille sur la terrasse ; mais où est donc mon cousin ?

MONTFORT.

Eh, quoi ! M. de Mercourt, vous semblez nous fuir ?

ALFRED.

Pardonnez-moi, mon oncle... J'étais fort occupé.

ERNESTINE.

Je ne vous reconnais pas M. Alfred, quoi ! vous restez à l'écart, vous semblez craindre le monde ! ah ! vous allez venir ouvrir le bal avec nous.

ALFRED.

Volontiers , je...

FRÉDÉRIC , *bas*.

Ne dansez pas.

ALFRED.

Je vous demande bien pardon , ma cousine... Je ne danse plus , ce n'est pas de bon ton à Paris.

ERNESTINE.

C'est fort mal , Monsieur , un jeune homme ne pas danser !

ALFRED , *apercevant Herminie*.

Ciel ! la petite Herminie !

ERNESTINE.

Mais vous n'avez sans doute pas renoncé à tous vos talens , vous êtes encore musicien ?

ALFRED.

Je ne sais pas , ma cousine... (*bas*.) Est-ce que je chante ?

FRÉDÉRIC.

Oui , avec moi.

ALFRED , *avec un peu d'humeur*.

Quelquefois , Mademoiselle ; mais dans ce moment , je suis fort enrôué.

ERNESTINE , *avec malice*.

Ah ! c'est dommage , je comptais sur vous pour accompagner madame Dorival.

ALFRED , *à part*.

Madame Dorival ! c'est désespérant.

ERNESTINE.

Mais je vois ce qui nous enlève un aimable parisien ; la partie d'écarté ; fi ! Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Jouez , c'est le plus sage.

ERNESTINE.

Accordez-donc la préférence aux cartes.

FRÉDÉRIC.

C'est à quoi j'engageais Monsieur ; allons , pariez , en attendant qu'une place soit vacante.

ALFRED.

Le traître ! . . . Vingt francs !

FRÉDÉRIC.

J'en tiens autant de votre côté.

ERNESTINE.

Quelle folie.

ÉDOUARD, *inquiet et cherchant à emmener Ernestine.*

On vous attend pour former le quadrille, Mademoiselle.

ERNESTINE.

J'y vais ; mon père, invitez quelques-unes de ces dames à faire de la musique.

MONTFORT, *donnant la main à Herminie.*

Cette invitation vous regarde, Madame.

HERMINIE.

Moi, Monsieur, c'est impossible, la chaleur est extrême, et je suis enrhumée. (*Elle tousse en regardant Alfred.*)ALFRED, *au jeu.*

C'est elle qui va chanter . . . charmante !

MONTFORT.

Vous ne refuserez pas, on aura beaucoup d'indulgence.

HERMINIE.

Vous le voulez. (*à part.*) Il ne me regarde pas, il détourne les yeux, oh ! c'est par discrétion ; chantons pour qu'il me remarque.

MONTFORT.

Messieurs, veuillez accompagner Madame.

(*Ici on chante un morceau.*)ALFRED, *après le chant, et comme Ernestine sort.*

Il faut absolument que je parle à Madame.

FRÉDÉRIC.

Il faut absolument que vous restiez près de moi.

ALFRED.

J'enrage . . . Dix louis !

ERNESTINE.

Dix louis ! . . . mais c'est une extravagance !

Le Banqueroutier.

UN JOUEUR.

Le pari ne tient pas , Monsieur ; j'ai quatre points.

ALFRED.

Si je veux perdre , que vous importe ?

LE JOUEUR.

J'ai le roi.

ERNESTINE.

Il est tout-à-fait joueur !

FRÉDÉRIC.

A vous , M. de Mircourt , tenez les cartes , je suis sûr que vous gagnerez ; je parie pour vous.

ALFRED , *incertain.*

Trop honnête , en vérité . . . Et vous , ma chère cousine , pariez vous aussi pour moi ? d'honneur , j'ai besoin qu'on me soutienne , et vous y êtes intéressée.

ERNESTINE.

Oh ! non , vous pourriez perdre . . .

ÉDOUARD.

Vous avez raison , éloignez-vous de cette table.

ERNESTINE.

Un moment . . .

ALFRED.

C'est égal . . . je suis au jeu . . . Pariez-vous , Messieurs . . . (à Frédéric .) Ne vous appuyez pas sur ma chaise , cela me gêne.

FRÉDÉRIC.

Du calme , ou vous perdrez.

La partie commence. On danse au fond sur une musique éloignée qui vient d'une autre salle.

ERNESTINE , *parlant à Édouard un peu éloigné de la table d'écarté. Montfort et quelques personnes sont sortis.*

En vérité , je commence à croire que Paris est un séjour fort dangereux pour les jeunes gens ; quoiqu'il fût léger , étourdi , cependant , mon cousin était aimable , galant , prévenant ; maintenant , il est insupportable . . . Ah ! mon ami , vous n'irez point à Paris , n'est-ce pas ? Vous n'aurez jamais cette odieuse passion.

ÉDOUARD.

Chère Ernestine ! ce serait fuir le bonheur que de le

chercher ailleurs qu'auprès de vous... Mais pourquoi quittez vous le bal.

ERNESTINE.

Permettez ; cette partie m'intéresse ; je suis curieuse...

PLUSIEURS JOUEURS , *avec chaleur.*

Du tout , du tout , Monsieur , il faut jouer ce jeu-là !

ALFRED.

Non pas... je propose... je veux proposer moi !

ERNESTINE.

Voyez , voyez... mais c'est qu'il a une très-mauvaise tête.

UN JOUEUR.

Vous avez tort , c'est un jeu de règle , le point est sûr.

ALFRED.

Eh bien ! je veux le perdre , j'ai mes raisons... j'en demande trois.

ERNESTINE.

Il y met de l'entêtement , et avec sa légèreté d'esprit , je crains... heureusement que votre ami veille sur lui.

ÉDOUARD.

Oui , venez.

ERNESTINE.

Tout-à-l'heure.

LES JOUEURS.

Ah !... il écarte un roi !

UN JOUEUR.

Qu'est-ce que je vous disais ! le roi et la vole de l'autre côté.

ALFRED , *se levant.*

J'ai perdu... un rentrant ; à vous M. Stéphane , peut-être serez-vous plus heureux.

ERNESTINE.

Je suis bien aise qu'il ne tienne plus les cartes.

FRÉDÉRIC.

Moi... je... je connais fort peu le jeu d'écarté.

ALFRED.

Pure modestie... je parie pour vous et je vous conseillerai.

(*On force Frédéric , à s'asseoir.*)

ALFRED, *à part.*

Bon! je le tiens!

(Herminie oient joindre Ernestine.)

HERMINIE.

Vous ne venez pas danser, ma chère amie?

ERNESTINE.

Dans l'instant.

ÉDOUARD.

Je l'en priais...

ALFRED, *a part.*

Ah! ma belle Herminie!...

FRÉDÉRIC.

Je compte sur vous, M. Alfred, ne me quittez pas.

ALFRED.

Soyez tranquille. Quarante francs pour Monsieur.

UN JOUEUR.

Je les tiens.

(Ernestine, Herminie et Édouard s'éloignent.)

ALFRED.

Elle s'éloigne... *(Herminie passe près de lui.)* Mon cœur vole sur vos pas.FRÉDÉRIC, *brusquement.*

Que faut-il jouer?

ALFRED, *à part.*Impossible... *(Haut.)* à-tout du roi... *(A part.)* ah! quelle idée... il ne peut me voir... *(Haut.)* une fausse carte pour faire tomber un à-tout: bien! *(il tire des tablettes, trace quelques lignes et poie un petit billet, le tout en parlant)* vous voyez... marquez deux points... donnez, c'est à vous... *(A part.)* comment le ferai-je remettre?

UN JOUEUR.

Je demande?

FRÉDÉRIC.

Que feriez-vous?

ALFRED.

Ah!... diable!... c'est fort embarrassant...

(L'Éveillé se présente avec des ruzafis hissemeus. On en distribue au fond.)

ALFRED.

Ahl...

FRÉDÉRIC.

Hem?

ALFRED.

Je me décide, donnez des cartes.

L'ÉVEILLÉ.

Messieurs, voulez-vous vous rafraîchir? voilà du punch.

*(Chaque joueur prend un verre.)*2^e. JOUEUR.

Encore, Monsieur?

ALFRED.

Non, non, non, refusez... jouez là, là, là, et gardez la fourchette... *(Alfr. d boit son verre de punch, met ensuite son billet dans le verre, et dit)* remet cela tout de suite à M. de Montfort.

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous?

ALFRED.

Ce que je dis?... je dis que vous êtes fort... à ce jeu.

FRÉDÉRIC.

Vous plaisantez, je perds le point.

L'ÉVEILLÉ.

Il faut que je porte...

ALFRED, *lui fermant la main.*Oui! paix! va donc butor! C'est étonnant, vous aviez la fourchette; buvez un verre de punch, cela vous remettra en verve, et vous serez plus heureux une autre fois... ah!... *(L'Éveillé est sorti.)*

FRÉDÉRIC.

Jouerai-je cela?

ALFRED.

Ma parole d'honneur, je crois que la chance tourne contre vous... cela va mal, mon cher... vous avez perdu.

2.^e JOUEUR.

Monsieur a raison... le roi et le point.

*(Frédéric se lève.)*ALFRED, *s'asseyant.*

A nous deux, je vous avertis que je ne quitte plus la place.

*(Comme il se met à jouer Edouard entre vite et vient parler à Frédéric.)*ÉDOUARD, *bas à Frédéric.*

Prenez garde; on remarque que M. de Mircourt ne vous quitte pas un instant; on dit que vous semblez le suivre, l'observer, il faut vous en éloigner.

FRÉDÉRIC.

Impossible... cependant... attendez... si je pouvais m'en débarrasser entièrement.

ALFRED.

Ah! maintenant j'ai le plus beau jeu du monde!... venez donc voir, M. Stéphane.

FRÉDÉRIC.

Tout à l'heure.

ÉDOUARD.

Quel parti prendre?

FRÉDÉRIC.

Un rendez-vous... deux lignes... de la main d'une femme, au crayon... mettez seulement, *au berceau d'acacia*... et signez... Herminie.

ÉDOUARD.

Herminie!... comment...

FRÉDÉRIC.

Chut... vous ferz remettre ce billet mystérieusement à Alfred... ne vous inquiétez pas du reste, je m'en charge. Hâtez-vous.

ALFRED.

Pariez donc pour moi, M. le Chevalier, d'honneur je suis en veine... à-tout! à-tout! à-tout! je fais la vole, le coup du lion... ah! ah! ah! mettez-vous là, mon cher, nous serons plus près l'un de l'autre.

(Une foule de danseurs arrivent avec Ernestine et l'Éveillé.)

L'ÉVEILLÉ.

Il faut absolument, Mademoiselle, qu'on danse dans ce salon, tous les autres sont pleins.

ERNESTINE.

Pardon, Messieurs, si nous vous dérangeons, mais toutes les dames se plaignent de votre peu de galanterie. On veut danser ici; allons sacrifiez-nous un peu l'écarté.

(*Tous les joueurs se lèvent.*)

ALFRED.

Quel est le sacrifice qu'on ne ferait pas pour vous, charmante cousine... j'ai gagné vingt-cinq louis.

ERNESTINE.

Faites enlever bien vite.

(*On enlève les tables. On range les sièges.*)

ALFRED, *lorgnant*.

Quel essaim de beautés... je n'aperçois plus la piquante Herminie... et mon billet est-il remis?

(*Edouard rentre et fait quelques signes à Frédéric, en lui faisant remarquer une petite fille qui se glisse à travers le monde, et s'approche d'Alfred. Aussitôt Frédéric s'éloigne et va du côté où se trouve Ernestine.*)

Il me semble que mon argus s'éloigne un peu de moi... si je pouvais en profiter pour... non, il me regarde... je voudrais pourtant bien n'être pas si près de lui quand la bombe éclatera...

LA PETITE FILLE, *le tirant par son habit*.

Monsieur...

ALFRED.

Ah!... la petite malheureuse va me compromettre... allez! allez!... je ne puis parler à personne...

LA PETITE FILLE.

Je ne veux pas vous parler... tenez, c'est un billet...

ALFRED.

Un... (*Il le prend.*) chut!... partez vite.

LA PETITE FILLE.

Le malhonnête; il ne m'a pas seulement remerciée.

ALFRED.

Je... je tremble... c'est sans doute la réponse...
 s'il me voyait... je serais mort... il parle à ma cou-
 sine... profitons... (*il ouvre.*) Ah!... oh! délicieux!
 charmant! adorable! c'est de la petite Herminie!...
 Au bosquet d'acacia... un rendez-vous!... Oh! ma
 foi, pour le coup, je n'y tiens plus, je brave tout, il
 faut absolument que j'y vole... le destin me favorise...
 il cause... il est occupé... mon oncle est instruit...
 Amour, prends-moi sous ta protection.

(*Il se glisse derrière le groupe.*)

ÉDOUARD, à Frédéric.

Il sort.

FRÉDÉRIC.

Je le suis... nous en sommes maîtres.

ÉDOUARD, effrayé.

Que vas-tu faire?

FRÉDÉRIC.

Rien... l'enfermer chez moi, jusqu'à nouvel ordre.

ERNESTINE.

Qu'avez-vous donc, M. le Comte... vous paraissez
 ému.

ÉDOUARD.

Moi... du tout... Voici votre père.

*Au même instant, on voit entrer Herminie avec d'autres dames
 et M. de Montfort. On se place et le bal s'ouvre dans le salon.*

SCÈNE V.

MONTFORT, ÉDOUARD, ERNESTINE, L'ÉVEIL-
 LE, HERMINIE, DAMES, MESSIEURS, DOMESTIQUES.

*Au milieu du bal, l'Éveillé entre et paraît chercher; dans ce mo-
 ment Ernestine est levée et invite à continuer la danse.*

On distribue des rafraîchissemens.

L'ÉVEILLÉ.

Ah! voilà enfin M. de Montfort; je crois bien que
 je ne le trouvais nulle part puisqu'il était ici... mais

dois-je lui donner devant tout le monde ce billet que M. Alfred m'a remis si singulièrement... non... il y a là-dessous du mystère... ce serait une gaucherie, et j'en ai déjà fait uné tantôt. Ah!... un excellent moyen pour que l'on s'aperçoive de rien. (*Ernestine se trouve près de lui.*) Mademoiselle... Mademoiselle... pardonnez-moi... un seul petit mot, Mademoiselle.

ERNESTINE.

Que voulez-vous, M. l'Éveillé; manque-t-il quelque chose? dites-le sans crainte.

L'ÉVEILLÉ.

Non, non, dieu merci, Mademoiselle, tout est en profusion... mais... c'est ce petit billet que je suis chargé de remettre secrètement...

ERNESTINE.

A moi?

L'ÉVEILLÉ.

Non!... c'est de Monsieur votre cousin.

ERNESTINE.

D'Alfred... je n'en veux pas.

L'ÉVEILLÉ.

Écoutez donc, Mademoiselle... c'est un billet qu'il faut remettre secrètement à Monsieur votre père; je le crois très-important.

ERNESTINE.

Ah! c'est différent.

L'ÉVEILLÉ.

Vous sentez que moi, tout le monde me verrait.

ERNESTINE.

Je m'en charge.

ÉDOUARD, *s'avançant vite.*

On vous remet un billet...

ERNESTINE.

Chut!... ne faites pas semblant de vous en apercevoir...

MONFORT, *s'avançant.*

Ma fille, fais donc place aux quadrilles.

Un Monsieur s'avance, et présente la main à Ernestine.

ERNESTINE, vite, bas à Édouard en lui passant le billet.

Donnez-le vite à mon père.

Édouard reste étonné, et en même tems tout en s'éloignant, Ernestine fait signe à son père de prendre le billet.

L'ÉVEILLÉ.

J'ai fait ma commission.

MONTFORT, voyant le billet dans la main d'Édouard.

Ce billet est donc pour moi ?

ÉDOUARD, inquiet.

Mademoiselle votre fille vient de me dire de vous le remettre.

MONTFORT.

De quelle part ?

ÉDOUARD.

Je l'ignore.

MONTFORT.

Il est écrit au crayon... cela est étrange.

Il gagne un côté de la scène. On commence un quadrille général.

Après un peu d'hésitation, Montfort ouvre et lit.

(*Parlant pendant la danse.*) Ciel!... puis je croire!... est-ce un rêve... mais non, j'ai mal lu sans doute...

« On vous trompe indignement; prenez garde, ou votre
« fille est perdue!... Celui que vous croyez le comte
« de Manfredonia, est Édouard de Blainval, le banquier
« routier! » (*Se jetant au milieu du quadrille.*) Arrêtez! arrêtez!...

ÉDOUARD.

Ciel!...

ERNESTINE.

Mon père!...

L'ÉVEILLÉ.

Ah! Monsieur!...

TOUT LE MONDE.

Qu'avez-vous?...

MONTFORT, cachant le billet dans son sein.

Imprudent!... (*Il regarde Édouard et paraît chanceler.*)

ERNESTINE.

Ah!...

L'ÉVEILLÉ.

Vous pâlissez!...

ERNESTINE.

Un siège.

MONTFORT, *s'asseyant.*

Oui... ma vue se trouble... je crois voir devant moi... Ah! ma fille!... (*Il se relève et la presse sur son cœur.*) Ne sors plus des bras de ton père,

L'ÉVEILLÉ.

Qu'a-t-il donc?

ÉDOUARD.

Je n'ose tourner les yeux vers lui.

ERNESTINE.

Au nom du ciel, mon père, qu'est-il donc arrivé? est-ce ce fatal message?

L'ÉVEILLÉ.

Le billet?

ÉDOUARD.

Le billet?

MONTFORT.

Oui, ma fille, oui mes amis, ce billet est la cause du trouble dont je n'ai point été le maître... il m'apprend... il m'apprend la perte d'un ami... ce coup inattendu m'est affreux... je vous supplie de me pardonner... mais je ne saurais assister plus long-tems à cette réunion.

ERNESTINE.

Mon père, nos amis daigneront...

(*Un mouvement général annonce qu'on va se retirer. Les domestiques éteignent déjà l'illumination du jardin, et l'Eveillé fait enlever une partie des flambeaux.*)

MONTFORT.

Ma fille... achève de présider à la fête.

L'ÉVEILLÉ.

Il y a déjà beaucoup de monde de parti, Mademoiselle, le grand salon suffira.

ERNESTINE.

Vous laisser seul... oh! jamais!...

MONTFORT.

M. le Comte voudra bien rester près de moi.

ÉDOUARD.

Monsieur...

MONTFORT.

Va, ma fille... je t'en prie... et je l'exige.

ERNESTINE, à Édouard.

Vous ne le quitterez pas, M. le Comte.

MONTFORT.

Va... sois sans alarmes... je me sens mieux.

(Ernestine sort avec toute la société.)

MONTFORT, à Édouard.

Demeurez... (l'Eveillé.) Défendez que personne n'entre ici.

(Sortie générale.)

SCÈNE VI.

MONTFORT, ÉDOUARD, tout à la fin ERNESTINE.

ÉDOUARD.

Je me sens frémir.

MONTFORT.

Ciel! faites que l'on m'ait trompé! (Haut.) Vous devez être surpris, Monsieur, du trouble que moi-même je viens de provoquer.

ÉDOUARD, hésitant.

En effet...

MONTFORT.

N'en devinez-vous point la cause?... n'en soupçonnez-vous pas le motif?

ÉDOUARD.

Jecroyais, Monsieur, que vous l'aviez fait connaître... la perte d'un ami.

MONTFORT.

Non. C'est le prétexte dont je me suis servi; un coup plus cruel me menace... je veux vous en faire juge.

ÉDOUARD, avec défiance.

Moi!... parlez.

MONTFORT.

Vous n'avez pas oublié la pénible confidence que je

vous ai faite ce matin; vous devez avoir encore présents, comme s'ils étaient devant vous, ce Blainval, ce Dalvos, objets d'une si juste haine, et dont les noms, m'avez-vous dit, ont frappé souvent votre oreille. (*à part.*) Il se trouble.

ÉDOUARD, *à part.*

Me serais-je trahi... (*Haut*) Eh bien?

MONTFORT.

Eh bien!... ils sont découverts!

ÉDOUARD.

Découverts!...

MONTFORT.

On m'apprend qu'à l'aide de faux noms, de faux titres, de faux papiers, ils se sont introduits dans une maison respectable, et que l'un d'eux, Blainval, ose pousser l'audace jusqu'à prétendre épouser une jeune personne, dont il a perdu la famille... dois-je le croire?

ÉDOUARD, *à part.*

Il doute... il ne sait donc pas... est-ce une épreuve?

MONTFORT, *à part.*

Il n'ose répondre.

ÉDOUARD.

J'ignore absolument... quels indices vous donne-t-on?... connaissez-vous la famille dont on vous parle?

MONTFORT.

Oui.

ÉDOUARD.

Est-elle... de ce pays?

MONTFORT.

Oui.

ÉDOUARD.

Je crois... qu'on vous abuse.

MONTFORT.

Je redoute le contraire... et c'est sur vous que je compte pour découvrir la vérité.

ÉDOUARD.

Sur moi!

MONTFORT.

Sur vous... (*lui présentant le billet ouvert.*) lisez.

ÉDOUARD, *hésitant.*

Ce billet...

MONTFORT.

Lisez... (*pendant qu'Edouard lit*) C'est vous-même qu'il accuse.

ÉDOUARD, *à part.*

Ciel!... je suis perdu.

MONTFORT, *à part.*

Son désordre le trahit... répondez...

ÉDOUARD, *cherchant à se vaincre.*

Ce billet n'est point signé... c'est une calomnie que vous devez repousser.

MONTFORT.

Dites que vous devez éclaircir par des preuves évidentes. car il y va pour vous de l'honneur, de la liberté, de l'échaffaud.

ÉDOUARD.

Des preuves... et quelles preuves pouvez-vous exiger?...

MONTFORT.

La seule qui soit sans réplique, et qui vous justifiera sans retour... on vous accuse de crimes odieux!... traduisez votre accusateur devant les tribunaux.

ÉDOUARD.

Je ne le connais point, il se cache.

MONTFORT.

Je vous le ferai connaître, je m'y engage; mais sans différer, à l'instant même, marchons, suivez-moi devant les magistrats.

ÉDOUARD.

Moi... paraître... songez-vous...

MONTFORT.

Songez vous-même que votre refus serait un aveu. Si vous êtes innocent vous n'avez rien à craindre.

ÉDOUARD.

Mon rang... mon honneur...

MONTFORT.

Vous pâlissez!... eh bien! puisque vous refusez de

me suivre, vous ne sortirez point d'ici que vous ne soyez confondu ou justifié; je le jure! et dans l'instant même, je cours appeler la justice.

ÉDOUARD.

Arrêtez!...

MONTFORT.

Misérable!... vous êtes donc Blainval?

ÉDOUARD, à genoux.

Grâce... je suis ce malheureux!... hélas ne me livrez pas!

MONTFORT, le repoussant.

Lâche! éloigne-toi! tu es flétri du sceau de la réprobation. Ne touche point un honnête homme. (*Edouard se cache la figure.*) Tu oses demander grâce! à quel titre devant moi? Si tu ne m'avais arraché que la fortune, je pourrais te pardonner; mais ne sais-tu donc pas que tu as contraint mon père à se donner la mort; que tu as creusé la tombe où mon épouse est descendue. Ne sais-tu pas que tu es l'auteur des tourmens où ma fille a puisé le mal cruel qui la tue; que tu m'as dépouillé de tout ce qu'un homme a de plus précieux sur la terre. l'honneur. Et après m'avoir coûté tant de larmes, tu viens encore m'enlever ma dernière consolation, me ravir mon Ernestine!...

ÉDOUARD.

Je vous jure...

MONTFORT.

Tais-toi! si tu n'étais flétri par une sentence infamante, si tu n'appartenais au bras de la justice malgré mes cheveux blancs, malgré le poids des années, ce serait de mes propres mains que tu recevrais ton chatiment! mais je les souillerais.

ÉDOUARD.

Ah! que n'ai-je déjà reçu la mort!... C'en est fait! mon sort est décidé, je n'ai plus à espérer ni pitié ni pardon... mais quelque coupable que je puisse vous paraître, mon ame se révolte contre le sort en du dernier crime que vous m'imputez, et dont je suis

innocent ; le ciel qui doit me punir , dont je n'attends plus que vengeance . le ciel cependant lit dans mon cœur ainsi que dans le vôtre , et c'est lui que j'atteste , que je prends à témoin , qu'en arrivant dans ces lieux , j'ignorais tous les maux que je vous avais faits .

MONTFORT.

Tu les ignorais dis-tu ? le mensonge est encore sur tes lèvres , comme la perfidie dans ton cœur . Ce matin , quand je te fis le récit de mes maux , renonças-tu à l'épouvantable audace de prétendre à la main de celle dont tu avais assassiné l'aïeul et la mère ? Non ! tu y prétendais encore à l'instant , et tu crois m'abuser ! et quand tu as voulu deshonoré ma fille , tu espères peut-être échapper à ma vengeance !

ÉDOUARD.

Je n'attends plus que la mort . . . et c'est mon seul espoir . . . tout est perdu pour moi ! . . . Monsieur , renoncer à Ernestine , ah ! pour moi , c'est mourir . . . Eh bien ! nous sommes seuls . . . je suis sans défense , sans armes , je vous le jure . . . ah par pitié , délivrez moi de la vie ! vengez-vous ! . . . sauvez-moi de l'échafaud !

MONTFORT.

Non , tu appartiens aux lois .

ÉDOUARD.

Ciel ! vous me livrez ?

MONTFORT.

Oui , je le dois , la société l'exige , le repos public l'ordonne . . . tu porterais encore le deshonneur , la ruine , la mort dans le sein des familles , et je serais responsable de tes crimes futurs .

ÉDOUARD.

Cruel ! vous voulez que la main d'un bourreau . . . et votre fille . . .

MONTFORT.

Misérable ! oses-tu m'en parler ! . . . ne me fais pas oublier que je t'ai donné l'hospitalité , qu'à ce titre sacré , je ne puis t'arrêter dans ma maison ! je t'accorde une heure ! fuis , demain , au point du jour , les magis-

trats seront instruits, et je prierai le ciel que tu ne leur échappes point.

ÉDOUARD.

Vous ne laissez donc que le désespoir devant moi !

MONTFORT.

Sers et ne te montre plus aux regards de ma fille, ou je révoque ma promesse.

ÉDOUARD.

Non ! vous n'aurez pas cette cruauté ! hélas c'est à vos pieds...

MONTFORT.

Fuis, te dis-je !...

(*Ernestine paraît.*)

ÉDOUARD.

Grâce !...

MONTFORT.

Jamais !...

ERNESTINE, *accourant.*

Ciel !... mon père !...

ÉDOUARD.

Ernestine ! ah !...

(*Il tombe étendu sans connaissance.*)

ERNESTINE, *voulant se précipiter sur lui.*

Mon époux !

MONTFORT.

N'approche pas ; ce monstre ! c'est Édouard de Blainval, l'assassin de ta mère !

TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente, du premier au troisième plan, la galerie où le repas a eu lieu. A droite et à gauche, deux corps de bâtiment pareils, ayant chacun une entrée principale sous un petit péristyle, surmonté d'une terrasse, ou grand balcon. — Le fond de la galerie est entièrement à jour, et laisse voir un beau jardin anglais, entrecoupé de divers accidens, et traversé par un pont, sous lequel coule de l'eau. — Il fait nuit pendant tout l'acte, la lune que l'on voit, éclaire seule le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉVEILLÉ, MALVINA, GROS-PIERRE, FRANÇOISE, DEUX LAQUAIS, UNE FEMME-DE-CHAMBRE.

(Au lever du rideau, on voit au milieu de la galerie, la table du repas, encore toute couverte des restes de la collation, et éclairée par des bougies. — Les domestiques sont assis autour, ils tiennent tous le verre en main, et sont censés terminer en chœur, un couplet que vient de chanter Malvina, une grosse gaité doit les animer.)

MALVINA.

Tra la, la, la, la...

TOUS, *avec elle.*

La, la, la, la, la, la... etc. Bravo! bravo!...

(Chacun vide son verre.)

L'ÉVEILLÉ.

Bravo! bravo! mademoiselle Malvina; sur ma parole vous chantez comme une véritable Sirène.

GROS-PIERRE.

Ah bah! une Sirène! laissez-nous donc tranquille! une Sirène; c'est un poisson.

L'ÉVEILLÉ.

Pardonnez-moi, mon cher ami, c'est une femme.

GROS-PIERRE.

J'vous dis qu' c'est un poisson, puisqu' c'est dans l'eau.

(*Tout le monde rit.*)

L'ÉVEILLÉ.

Pour lors, mes amis, à la santé de mademoiselle Malvina.

TOUS.

A sa santé.

MALVINA, *minaudant.*

J'ai bien l'honneur de remercier l'indulgente compagnie ; mais en vérité, je suis si enrouée, si fatiguée de la soirée, du bal, que je ne conçois pas comment j'ai pu chanter.

L'ÉVEILLÉ,

Infiniment trop modeste.

FRANÇOISE, *bas à Gros-Pierre.*

Et surtout beaucoup trop complaisante... La bégueule!

L'ÉVEILLÉ.

Aurai-je l'avantage de vous offrir de cette crème à la pistache?

MALVINA.

Restez servi, je vous prie.

L'ÉVEILLÉ.

Vous vous moquez... vous faites des façons...

MALVINA.

Mon Dieu! que vous êtes pressant! on ne peut vous résister.

L'ÉVEILLÉ.

Oh! vous me flattez!...

FRANÇOISE.

Eh! jarni! ne la pressez pas tant! si Mamselle, n'aime pas la douceur.

L'ÉVEILLÉ.

Pardonnez-moi... Présentez donc des glaces à mademoiselle Célestine; de la compote à madame Françoise;

faites passer la tourte aux amandes... versez donc M. Lefleur, ayez soin de ces dames.

LES DAMES.

Nous sommes servies.

GROS-PIERRE, *la bouche pleine.*

Soyez donc tranquille, elles sont bourrées d'friandises... Eh! Jérôme, donne-moi c'te tarte à la française.

FRANÇOISE.

Ah! ça, dites-donc, M. Gros-Pierre, est-ce que vous allez manger ça tout seul?

L'ÉVEILLÉ.

Un verre de punch, Mesdames et Messieurs.

LES DAMES.

Volontiers, volontiers.

FRANÇOISE.

Tout plein, tout plein, s'il vous plaît... j'aime le punch, moi.

L'ÉVEILLÉ.

Doucement donc; il en faut pour tout le monde.

TOUS.

A moi! à moi!

L'ÉVEILLÉ, *versant.*

Ah! vous ne me refuserez pas, mademoiselle Malvina.

MALVINA, *tendant son verre.*

Ciel! du punch!... vous n'êtes pas raisonnable, M. l'Éveillé... et puis le punch fait sur mes nerfs, un effet...

(*Tout le monde boit et vide son verre.*)

LES DAMES.

Excellent!

MALVINA.

Délicieux!... encore; encore un peu.

GROS-PIERRE, *criant.*

Tiens, encore... et ses nerfs.

MALVINA.

Chut! si nos maîtres nous entendaient...

L'ÉVEILLÉ.

Bah! nos maîtres! M. de Montfort et Mademoiselle

sont restés seuls , et se sont enfermés dans le salon ; ainsi , nous ne craignons pas d'être entendus.

MALVINA.

Vous avez raison , mais ce billet mystérieux que Monsieur a reçu au milieu du bal , le chagrin qu'il a montré tout-à-coup...

L'ÉVEILLÉ.

Fi ! les affaires de nos maîtres ne nous regardent pas.

GROS-PIERRE, *buvant.*

Ça nous r'garde pas.

L'ÉVEILLÉ.

Et leurs chagrins ne doivent pas nous empêcher de nous amuser.

TOUS.

Tiens ! certainement ! certainement !

GROS-PIERRE.

Moquons-nous de tout.

FRANÇOISE.

Il a raison ! c'est pas tous les jours fête.

L'ÉVEILLÉ.

Et pour finir gaiement la soirée , mademoiselle Malvina va nous chanter la romance sentimentale.

MALVINA.

Ah ! fi donc !...

GROS-PIERRE.

Si fait ! si fait... celle-là ous qui a un revenant.

TOUS.

Oui , oui , la chanson du Revenant.

GROS-PIERRE.

Nous ferons chorus.

MALVINA.

Eh bien , allons ! volontiers ; mais vous n'aurez pas peur...

TOUS.

Ah ! peur !

L'ÉVEILLÉ

Attendez... attendez... nous allons faire cercle pour mieux vous entendre.

TOUT LE MONDE, *se levant.*

Oui, oui, faisons cercle.

(*Pendant la ritournelle, on pousse la table de côté, on dégage ainsi le milieu de la scène, et l'on s'y assoit en rond pour écouter Malvina. — Chacun tient un verre de punch, et y trempe un biscuit, ou mange un morceau de tarte.*)

MALVINA.

Air : *de la Dame Blanche.*

I.^{er}

Voyez au pied de la tourelle,
D'un chevalier l'ombre en fureur ;
Il vient punir une infidelle,
Il vient punir un séducteur.
Sa dame au mépris du serment,
L'oublie auprès d'un autre amant ;
Du silence, du silence, du silence, du silence ;
Le chevalier saisit sa lance,
J'entends les pas du revenant.

2.^{me}

(*On s'est levé.*)

Abandonné par son amie,
Il meurt sur un sol étranger ;
Mais avant de quitter la vie,
Il a juré de se venger.
Il saura tenir son serment,
Frémis couple ingrat et méchant,
Il s'avance, il s'avance, il s'avance, il s'avance.
L'heure a sonné pour la vengeance,
J'entends les pas du revenant.

(*Dans ce moment, on entend un bruit faible et sourd. — Malvina s'arrête, et tout le monde interdit, écoute avec frayeur.*)

TOUT LE MONDE, *à voix basse.*

Ah!...

L'ÉVEILLÉ.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que c'est que ça?

MALVINA.

Ne m'effrayez donc pas, M. l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

J'ai... j'ai entendu quelque chose.

CHACUN *l'un après l'autre.*

Moi aussi. — Moi aussi. — Moi aussi.

L'ÉVEILLÉ.

Ça venait comme de là-Las... du parc.

GROS-PIERRE.

Eh ben, allons y voir.

(*Il prend l'Eveillé par la main.*)

L'ÉVEILLÉ.

Prenez-donc garde.

GROS-PIERRE.

Jarni!... r'gardez donc, M. l'Éveillé, quoiqu' c'est ça?

L'ÉVEILLÉ.

Ah!... miséricorde!... mes enfans!... C'est un esprit!

TOUS.

Un esprit! qu'est-ce que c'est que ça?

MALVINA.

Qu'avez-vous vu?

L'ÉVEILLÉ.

Une grande figure toute blanche, de douze pieds de haut... pour le moins... je suis sûr que c'est Madame qui revient.

MALVINA.

Poltron!

GROS-PIERRE.

Ma fine!... voyez... la v'la!

TOUT LE MONDE, *en tremblant.*

Oui!

(*On aperçoit, dans ce moment, Ernestine et Montfort, traverser le fond du jardin.*)

GROS-PIERRE.

Mais jarni, c'te figure blanche ne s' promenons pas toute seule, car j' voyons comme quequ'un qui lui donnons l'bras.

L'ÉVEILLÉ.

Est-il possible!... donner le bras à une ombre!

MALVINA.

Il a raison!... eh!... eh oui, vraiment!... je les reconnais... c'est M. de Montfort et mademoiselle Ernestine.

L'ÉVEILLÉ.

Allons donc !

TOUT LE MONDE, *se moquant de l'Éveillé.*

Ah! ah! ah!... le poltron!

MALVINA, *riant.*

Plus de douze pieds de haut, mademoiselle Ernestine!

L'ÉVEILLÉ.

Parbleu! quand vous rirez... c'est un effet de la lune.

MALVINA.

Et de la peur... mais chut! Ils se dirigent de ce côté... ils viennent ici.

L'ÉVEILLÉ.

Sans doute, ils vont rentrer chez eux. Vite! vite! enlevez tout cela; la table, les bouteilles, les flambeaux; rangez les sièges... que l'on ne s'aperçoive pas... les maîtres sont quelques fois si ridicules... bien... et puis partez, décampez tous.

(*On a fait disparaître la table, etc.*)

TOUS LES DOMESTIQUES, *à voix basse.*

Bon soir, mademoiselle Malvina. — Bonne nuit, M. l'Éveillé.

(*Montfort et Ernestine entrent lentement. — Toujours demi-rampe.*)

SCÈNE II.

MONTFORT, ERNESTINE, L'ÉVEILLÉ, ET MALVINA.

ERNESTINE, *au fond de la galerie.*

Je sens mes forces m'abandonner de nouveau.

(*Elle chancelle.*)

MONTFORT.

Viens , tu prendras un peu de repos.

MALVINA , *courant vers sa maîtresse.*

Ciel! qu'avez-vous, Mademoiselle! ah! ma chère maîtresse?... l'Éveillé, vite un siège.

L'ÉVEILLÉ.

Voilà!... seigneur! qu'a donc Mademoiselle?

(*On fait asseoir Ernestine. — Montfort lui fait signe de se taire.*)

ERNESTINE , *assise.*

Ne vous alarmez-pas... ce n'est rien... un peu de fatigue...

(*Elle essuie ses yeux.*)

MONTFORT , *à part.*

Hélas! que n'est-il vrai!

L'ÉVEILLÉ , *bas à Malvina.*

Qu'est-ce que ç'a veut donc dire, mademoiselle Malvina?

MALVINA.

J'en suis toute saisie! (*à Ernestine.*) Pourquoi donc, Mademoiselle, étiez-vous dans le parc à cette heure? il est près de minuit!

MONTFORT.

A l'issue du bal, ma fille s'est trouvée indisposée... le monde... la chaleur...

MALVINA.

Et vous ne m'avez pas appelée!

MONTFORT.

J'ai pensé qu'il lui suffirait de respirer un peu l'air... en effet, je la crois déjà mieux.

MALVINA.

Mais, comment M. le Comte, qui vous aime si tendrement, n'est-il pas auprès de vous? il ne sait donc pas...

MONTFORT.

Non... il ignore cet accident.

L'ÉVEILLÉ.

Je suis sûr qu'il en sera désespéré. Voulez-vous que je cours l'avertir...

MONTFORT.

Demeurez... le Comte n'est plus ici.

MALVINA et L'ÉVEILLÉ, *très-surpris.*

Comment!...

MONTFORT.

Une affaire... indispensable... l'a forcé de partir sur-le-champ.

L'ÉVEILLÉ.

De partir!

MALVINA.

Et le mariage...

L'ÉVEILLÉ, *à part.*

C'est un mariage dans l'eau.

MONTFORT.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'est devenu M. de Mircourt, mon neveu?

MALVINA.

Non, Monsieur.

L'ÉVEILLÉ.

Je ne le sais pas.

MONTFORT, *à lui-même.*

Il est étrange qu'il ait disparu après l'avis qu'il m'a fait donner.

L'ÉVEILLÉ.

Attendez-donc... si fait... je me rappelle... après la partie d'écarté, j'ai entendu dire au chevalier Stéphane, que M. de Mircourt était retourné à Paris... (*Plus bas.*) avec madame Dorival.

MONTFORT, *à lui-même.*

Cela se peut... nous fuirons tous cette maison. (*aux domestiques.*) Demain, si la santé de ma fille le permet, nous partirons aussi pour Paris.

MALVINA, et L'ÉVEILLÉ.

Nous partirons!

MONTFORT.

Maintenant , la nuit s'avance ; Ernestine a besoin de repos... Malvina , allez préparer son appartement...
(*Bas.*) Faites en disparaître tout ce qui pourrait lui rappeler...

MALVINA , avec tristesse.

Ah ! Monsieur , je comprends... les présens du Comte... la parure... quel dommage !

MONTFORT.

Vous , l'Éveillé...

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur.

MONTFORT.

Entrez dans mon cabinet , près de ma chambre à coucher , prenez dans mon secrétaire les clefs des deux portes du parc. Vous irez les fermer vous-même , et avec soin.

L'ÉVEILLÉ.

Moi-même !... ah ! mon Dieu ! est-ce que Monsieur craindrait quelque chose ?

MONTFORT.

Point d'observation , faites ce que j'ordonne...
(*L'Éveillé et Malvina se parlent bas en prenant chacun un flambeau.*)
(*A Ernestine.*) Ne blâme point les précautions que la prudence me dicte , ma fille ; l'expérience ne t'a point encore appris tout ce qu'il faut appréhender des hommes qui ont rompu les liens de la société.

ERNESTINE.

Eh ! qu'ai-je encore à redouter !

MONTFORT , aux deux domestiques.

Allez promptement.

(*L'Éveillé entre avec une lumière dans une des ailes de bâtiment , Malvina aussi avec une lumière , entre de l'autre côté. Il reste encore une lumière sur la console.*)

(*Dans ce moment , on voit , tout au fond du parc , Frédéric et Édouard se glisser derrière les massifs d'arbres , et traverser le pont.*)

SCÈNE III.

MONTFORT, ERNESTINE.

(Toujours demi-rampe. — Dans ce moment ; on voit Frédéric et Édouard, qui se montrent au fond, sur le seuil de la galerie, et paraissent observer Montfort et sa fille.)

MONTFORT.

(Ernestine est encore assise.)

Ma fille, ma chère Ernestine, j'espérais te trouver plus de courage, plus de fierté... Ah! je ne comprends que trop ce que ton cœur doit souffrir! mais faut-il te rappeler...

(Ici, Frédéric fait un mouvement comme s'il voulait entrer ; Édouard le retient, en disant : Non! — Et au même instant, Ernestine se lève avec effroi.)

ERNESTINE, se levant.

Ah !...

(Elle se retourne. — Frédéric et Édouard ont déjà disparus. — Effrayée, Ernestine descend la scène, et semble prête à se réfugier dans les bras de son père.)

Vous n'avez rien entendu ?

MONTFORT.

Non, ma fille... ton imagination frappée est la seule cause de ces terreurs soudaines, qui, déjà plusieurs fois, ont troublé tes sens.

ERNESTINE.

Hélas! ayez pitié de ma faiblesse. Oui, je le sens, mon esprit est assiégé de sombres pressentimens, je ressens, en tremblant d'effroi, les symptômes effrayans qui précèdent toujours le mal affreux qui rend ma vie si déplorable... j'en reconnais les approches... Déjà, mes idées se confondent, des images sinistres m'entourent, mon cœur semble se glacer.

MONTFORT.

Mon enfant, repousse ces craintes...

ERNESTINE.

Les repousser !... je n'ai jamais éprouvé ce que je ressens aujourd'hui. Tout-à-l'heure, lorsque nous parcourions les sombres allées du parc, dans l'espoir que la fraîcheur calmerait mon agitation, tout-à-coup, au détour d'un bois obscur, au bord de l'étang, sur lequel la lune jetait un long trait de lumière, j'ai vu... oui, j'ai vu sortir des ténèbres, un être que je ne saurais dépeindre ; mais que j'ai reconnu... c'était l'ombre de ma mère... elle était pâle comme à l'instant de sa mort... mais elle me souriait... et de sa main qui se perdait dans l'air, elle semblait m'appeler... ah ! c'est alors que j'ai perdu connaissance... Ne la vois-je pas encore ?

MONTFORT.

Juste ciel !... Ernestine, ces vaines images n'existent point dans la nature, elles naissent du trouble de l'âme.

ERNESTINE.

Vous me l'assurez ?... Cependant, mon père, si j'allais vous quitter, si la mort... :

MONTFORT.

Ah ! bannis cette idée ! rappelle ta raison.

ERNESTINE.

Eh ! le puis-je, quand mon cœur reçoit un coup mortel ! Je ne vous ai jamais caché ce qui se passait dans mon âme... je l'aimais... quel avenir !

MONTFORT.

Ne te reste-t-il pas un père !

ERNESTINE, *l'embrassant.*

Ah ! je ne veux plus avoir d'autre ami... (*Avec crainte.*) Vous m'avez promis sa grâce... vous ne le poursuivrez pas... mon père !

MONTFORT.

Tu le veux... que pourrais-je refuser aux larmes de ma fille ?... Il fuit... je me tairai... que Dieu seul le poursuive.

ERNESTINE.

Ah !...

(*Elle se jette et reste dans les bras de son père. — L'Éveillé et Malvina rentrent en même tems, tous les deux sans lumière.*)

SCÈNE IV.

MONTFORT, ERNESTINE, L'ÉVEILLÉ,
MALVINA.

MALVINA.

L'appartement de Mademoiselle est prêt.

L'ÉVEILLÉ.

Voici les clefs, Monsieur, comme il y a long-tems qu'on ne s'en est servi, j'ai eu de la peine à les trouver.

MALVINA.

Si Mademoiselle veut entrer, il y a de la lumière chez elle.

L'ÉVEILLÉ.

Chez vous aussi, Monsieur.

ERNESTINE.

Il faut nous séparer.

MONTFORT.

Pour quelques heures seulement, que ton repos exige.

ERNESTINE.

Mon repos!... ah! je crains bien...

MONTFORT.

Je ne crois pas que le sommeil approche de mes yeux et je suis si près de toi. Bon soir, mon Ernestine, demain tu seras plus calme... (*Elle fait un mouvement d'effroi.*) Qu'as-tu donc?

ERNESTINE.

Ah! mon père! ce sont les derniers mots, que vous dites à ma mère, deux heures avant son sommeil éternel.

L'ÉVEILLÉ, *bas à Malvina.*

La nuit ne se passera pas tranquillement, mademoiselle Malvina.

MONTFORT, *très-ému.*

Ma fille... devrais-tu...

ERNESTINE.

J'ai tort... je vous afflige... pardonnez-moi, mou

père... adieu... adieu... (*Elle se jette dans ses bras, elle fait ensuite quelques pas vers son appartement, puis revient.*) Depuis la mort de ma mère, ce jour fut le plus cruel de ma vie.

(*Elle embrasse de nouveau son père, et s'en sépare avec peine. — Ernestine entre chez elle. — Malvina la suit, mais Montfort la retient et la ramène, ainsi que l'Éveillé.*)

SCÈNE V.

MONTFORT, MALVINA, L'ÉVEILLÉ.

MONTFORT.

Écoutez-moi, tous les deux. L'état où je laisse ma fille, m'inspire les plus justes craintes ; tout annonce que cette nuit...

MALVINA.

Oh oui, Monsieur, je n'en doute pas.

L'ÉVEILLÉ.

Je l'ai déjà dit à mademoiselle Malvina.

MONTFORT, à Malvina.

Vous resterez près d'elle.

MALVINA.

Je ne me coucherai pas.

MONTFORT, à l'Éveillé.

Toi, tu veilleras ici.

L'ÉVEILLÉ, effrayé.

Dans cette galerie ?

MONTFORT,

Au moindre signe qui pourra vous alarmer, vous l'avertirez, et toi, tu viendras m'appeler ; surtout, mes amis, je vous le recommande sans cesse, quelque action que, dans son sommeil agité, vous verriez commettre à ma fille, gardez-vous bien de l'éveiller brusquement.

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! certainement, Monsieur.

MALVINA.

Nous savons que cela serait capable de la faire mourir sur-le-champ.

MONTFORT.

Suivez-la, veillez sur elle et accourez m'avertir. Toi, va fermer les deux portes du parc. Ciel ! conservez-moi la plus tendre des filles.

L'ÉVEILLÉ, *prenant la dernière lumière qui est restée sur le guéridon.*
Il est minuit... je vas chercher ma lanterne.

MALVINA, *près de la porte de sa maîtresse.*

Poltron ! il fait clair de lune.

L'ÉVEILLÉ.

Raison de plus, Mademoiselle ; il fait noir dans le bois et le long des murs.

(Tous les trois sortent en même-tems. — La rampe baisse tout-à-fait. — Il fait nuit entière. — La fenêtre qui donne sur le balcon, du côté par où est sorti Montfort, s'ouvre tout doucement, et Alfred paraît.)

SCÈNE VI.

ALFRED, *seul d'abord, et ensuite* L'ÉVEILLÉ.

ALFRED, *sur le balcon.*

Ah ! je suis enfin parvenu à m'échapper de la chambre où ce coquin de Dalvos m'avait enfermé. Il était joli son rendez-vous !... minuit vient de sonner... ils doivent être partis... comment sortir d'ici?... Si j'étais bien sûr qu'ils ont quitté la maison ; j'appellerais, j'éveillerais tout le monde... Mais s'ils y étaient encore !... cet enragé de Dalvos, avec son grand poignard, me fait toujours frissonner... le plus prudent est de ne pas faire de bruit, de m'échapper comme je pourrai, et, à tout événement, de courir chercher main-forte... Si les deux brigands sont encore chez mon oncle, j'aurai le plaisir de les faire pendre... Voyons... comment gagner au large?... avec une échelle... oui, mais je n'en ai pas... sauter... non, j'ai besoin de conserver mes jambes... Une simple corde... Eh ! parbleu ! la corniche peut d'abord me faciliter... puis en profitant des intervalles entre les

pierres , j'atteindrai la rampe de l'escalier... Oui... un peu d'adresse , un saut pour le reste , et j'y suis. (*Il enjambe sur le balcon.*) Les portes du parc ne sont jamais fermées ; je vole au village , je fais sonner le tocsin , je rassemble toute la paroisse , je reviens à la tête d'une formidable , et... (*Il commence à enjamber pardessus le balcon.*) prenons garde de me casser le cou. (*Il descend.*)

L'ÉVEILLÉ , *revenant par le fond , avec une lanterne sourde.*

Je ne sais pas ce que j'éprouve ; mais je ne me sens pas du tout rassuré.

ALFRED , *suspendu au balcon.*

Me voilà à mi-chemin.

L'ÉVEILLÉ , *approchant le long du bâtiment.*

i j'allais chercher quelqu'un pour m'accompagner.

ALFRED.

Allons ! au petit bonheur !

(*Il saute et tombe sur l'Eveillé qui se trouve sous lui ; tous les deux roulent à terre , et la lanterne s'éteint.*)

ALFRED et L'ÉVEILLÉ.

Ah !...

(*Ils se relèvent en tremblant.*)

ALFRED , *à part.*

Un homme!... c'est un coquin! vite au village.(*Il sort.*)

L'ÉVEILLÉ , *à part.*

Je suis mort ! je n'ai plus une goutte de sang dans les veines... C'est singulier... je n'entends rien ; il m'est pourtant tombé sur le corps , quelque chose de gros , et qui m'a paru noir ; je n'apperçois plus rien... serait ce un revenant ?... Dieu ! ça fait dresser les cheveux sur la tête... Mais... mais , ça ne sortait pas de terre , ça tombait... (*Il est sous le balcon , et regarde en l'air.*) comme de là-haut... Imbécille ! je devine... je suis sûr que c'est le gros chat noir de madame Françoise , qu'on avait enfermé chez ces messieurs , qui aura sauté du balcon sur... Voyez ce que c'est que la peur ! je l'ai vu grand comme un homme... et ma lanterne , que diable est-elle devenue ?

Le Banqueroutier.

SCÈNE VII.

L'ÉVEILLÉ, MALVINA.

(Pendant que l'Eveillé cherche sa lanterne à terre, Malvina sort de chez sa maîtresse, sans lumière, et le rencontrant courbé devant elle, elle lui touche l'épaule.)

MALVINA, le touchant.

Que faites-vous donc ?

L'ÉVEILLÉ, reculant effrayé.

Ah !...

MALVINA, riant.

Est-ce que vous devenez fou, M. l'Éveillé ?

L'ÉVEILLÉ.

Comment, c'est vous, mademoiselle Malvina. Fi ! c'est abominable de me faire des frayeurs pareilles... j'ai le sens tout à l'envers.

MALVINA.

Allons, allons, rassurez vous ; j'ai bien d'autres sujets de crainte, moi.

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que vous avez vu aussi quelque chose.

MALVINA.

Vous savez que, par ordre de Monsieur, j'avais éloigné des regards de Mademoiselle, tous les objets qui auraient pu lui rappeler son mariage. Elle m'a fait rapporter, et placer sous ses yeux la robe nuptiale, le voile, la couronne de fleurs, enfin tout ce qu'elle devait porter demain pour aller à l'autel, et en revoyant tout cela, elle s'est mise à fondre en larmes.

L'ÉVEILLÉ.

Je le crois bien.

MALVINA.

Puis, elle est tombée tout-à-coup dans un profond accablement ; je crois, M. l'Éveillé, que nous ferons bien de nous tenir en garde contre le sommeil, et c'est pour cela que je venais vous prier de passer la nuit auprès de moi, nous causerons, et tout en causant, l'heure passe, et l'on résiste plus aisément à l'envie de dormir.

L'ÉVEILLÉ.

Excellente pensée, mademoiselle Malvina, j'allais vous faire la même proposition. Quand on est deux cela aide à chasser les idées sombres de la nuit.

MALVINA.

En ce cas, je vais rallumer votre lanterne, pour que vous alliez bien vite fermer les portes du parc.

L'ÉVEILLÉ.

Oui, faites-moi ce plaisir là.

(*Malvina rentre, pour rallumer la lanterne.*)

Si mademoiselle Malvina voulait venir avec moi... j'ai bien envie de l'en prier... ce clair de lune... ça fait de grandes ombres, on ne sait ce que c'est.

MALVINA, revenant.

Tenez, voilà votre lanterne, allez, je vous attends.

L'ÉVEILLÉ.

Dites-donc, mademoiselle Malvina, il fait un tems superbe, ça vous ferait du bien de prendre l'air, je vous conseille de venir avec moi.

MALVINA.

Au bout du parc! oh! non, je ne peux pas quitter ma maîtresse.

L'ÉVEILLÉ.

Bah! elle dort. Vous savez bien que son accident n'a jamais lieu avant une ou deux heures de la nuit. Voyez donc comme il fait beau.

MALVINA.

Vous avez peur.

L'ÉVEILLÉ.

Ah! au contraire! mais... je n'aime pas la nuit quand il n'y a personne.

MALVINA, riant.

Ah! ah! ah!... et le jour quand il y a beaucoup de monde. Écoutez, puisque vous voulez bien passer la nuit auprès de ma maîtresse, avec moi, je ne vous refuse rien; d'ailleurs, je crois qu'il n'y a pas encore de danger; allons promptement, et revenons vite.

L'ÉVEILLÉ, lui donnant le bras.

Vous êtes trop aimable, mademoiselle Malvina... ce n'est pas que j'ai peur, au moins.

MALVINA, *tout en marchant avec lui.*

Oh ! j'en suis bien certaine.

L'ÉVEILLÉ, *déjà au fond.*

C'est au contraire pour votre santé, parce que...
(*S'arrêtant.*) Ah!...

MALVINA.

Qu'est-ce que c'est ?

L'ÉVEILLÉ.

Je croyais voir quelque chose... j'ai toujours ce chat noir sur les épaules.

MALVINA.

Il n'y a rien... allons vite.

(*Ils sortent par le parc. — On voit immédiatement Frédéric et Édouard, entrer avec précaution.*)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, ÉDOUARD.

(*Ils tiennent chacun, à la main, une épée dans le fourreau, qu'ils posent plus tard sur le même siège. — Frédéric est tel qu'on l'a vu au second acte. — Édouard est dans un grand désordre.*)

FRÉDÉRIC.

Approchons sans crainte... j'ai la certitude que tout le monde est éloigné.

ÉDOUARD.

Cruel ! où me ramenez-vous ! deviez-vous écouter la passion qui m'égare ? deviez-vous encourager mon indigne projet ?

FRÉDÉRIC, *qui ne l'a point écouté.*

Silence !... écoutons... tout est calme... on a bien tardé à congédier les valets. Il est minuit passé... le silence est complet... tout le monde repose... il n'y a point à craindre que personne revienne ici.

ÉDOUARD.

Non ! je ne veux point consommer l'attentat dont j'ai conçu l'horrible pensée ! Non ! je ne veux point enlever une fille à son père ; je ne veux point ajouter un nouveau crime à ceux dont je me suis déjà couverts. Ernestine ! je renonce à toi... j'accepte plutôt la mort... Sortons ! fuyons !

FRÉDÉRIC.

Arrête! il n'est plus tems d'écouter tes caprices, de céder à tes incertitudes; remords ou lâcheté, quels que soient les sentimens dont tu te rends le jouet, peu m'importe! dans un accès d'amour tu m'as conjuré d'enlever Ernestine... (*Il ouvre la porte du pavillon où elle repose*) Tiens... regarde... tout te favorise, tu peux l'enlever si tu le veux?

ÉDOUARD.

Ciel!... oui! je peux fuir avec elle, mais l'obtenir par cet odieux moyen!... ah! pourquoi suis-je rentré dans ces lieux!... Ernestine!...

FRÉDÉRIC.

Décide-toi; nous avons heureusement toute la nuit pour fuir... et je n'ai besoin que de quelques minutes pour exécuter mes desseins.

ÉDOUARD.

Que dites-vous?... Frédéric!... vous me quittez?... où allez-vous donc? quel autre dessein vous ramène ici? quel projet m'avez-vous caché?

FRÉDÉRIC.

Que t'importe? Ernestine est à toi; laisse-moi faire le reste.

ÉDOUARD.

Malheureux! tu me trompais!... tu médites peut-être un crime!... non, non, tu ne me quitteras!

FRÉDÉRIC.

Imprudent! tu ne sais donc rien prévoir, tu ne sais rien calculer, tu ne vois qu'Ernestine au monde! quand tu l'auras enlevée, où porteras-tu tes pas? sans argent, sans ressources, et par conséquent sans azile!

ÉDOUARD.

N'avons-nous pas à Paris, une somme assez forte pour...

FRÉDÉRIC.

Nous serons dénoncés demain; l'argent sera saisi, il ne nous reste rien, pas dix louis sur moi... pour exécuter ton dessein, pour fuir et nous mettre en sûreté, c'est de l'or, de l'or qu'il nous faut, et la dot d'Ernestine... (*bruit.*)

ÉDOUARD.

Arrête !... Dieu !...

FRÉDÉRIC.

Silence... ! j'aperçois une lumière...

(On voit l'Eveillé et Malvina , traverser le jardin avec la lanterne sourde.)

ÉDOUARD.

Serions-nous découverts !

FRÉDÉRIC.

Paix !... ce sont des domestiques... ils s'éloignent... ils se dirigent vers le grand bâtiment... suis leurs pas... observe les... tache de connaître leurs intentions.

ÉDOUARD.

OUI !

(Il prend les deux épées , avec un air de défiance , et sort ensuite par le parc.)

FRÉDÉRIC , seul.

Imprudent ! qu'allais-je faire ? m'ouvrir à lui ! dont la faiblesse nous conduirait tous les deux à l'échafaud !... profitons de son éloignement... grâce à mes défiances, depuis long-tems je me suis procuré des doubles clefs... ouvrons d'abord cette porte... *(il ouvre celle du pavillon de M. Montfort.)* Bien !... maintenant, plus d'obstacle, tout est ouvert... là, le cabinet de Montfort... dans le secrétaire, cent mille francs en or... je les ai vus... sa chambre est à côté... s'il se réveille... je ne me suis pas défait de toutes mes armes, et je ne suis pas assez insensé pour souffrir que demain on court nous dénoncer... oui... sans témoins... sans péril... mais il revient... cachons-lui mes résolutions. Eh bien ?

ÉDOUARD , allant poser les deux épées sur la table.

On ne nous cherche point ; ces valets probablement se retirent.

FRÉDÉRIC.

Nul doute... il faut agir...

ÉDOUARD.

Non ! j'ai pris aussi mon parti, je renonce à tout, si par un vol infame...

FRÉDÉRIC, *avec crainte et colère.*

Tais-toi !...

(*On entend la cloche du village.*)

ÉDOUARD.

Écoute encore ! pourquoi retentit cette cloche d'alarme ? à minuit ?

FRÉDÉRIC.

En effet... c'est celle du village... le feu sans doute... que nous importe ! Edouard, je t'en conjure, il y va de la vie, il faut...

(*Bruit venant du pavillon d'Ernestine.*)

ÉDOUARD.

Silence !... silence !... c'est elle ! ô ciel ! que vois-je !
(*Ernestine, somnambule, parée tout en blanc, et un flambeau à la main paraît, et s'avance.*)

FRÉDÉRIC.

Ernestine !... paix !... ne l'éveille pas, reste près d'elle... (*à part.*) Profitons de ce hasard favorable.

(*Frédéric entre chez Montfort, Ernestine a posé son flambeau sur la table, et s'est assise.*)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, ERNESTINE.

(*Ernestine est somnambule pendant toute la scène.— Demi rampe.*)

ERNESTINE.

Il est cinq heures... la cloche se fait entendre... il faut aller à l'autel... mon époux... oui, mon époux m'attend.

ÉDOUARD, *n'osant élever la voix.*

Grand Dieu ! elle est plongée dans le sommeil... et dans son délire, c'est moi qu'elle cherche... oh ! douleur affreuse !... spectacle déchirant !... Ernestine !

ERNESTINE,

On m'appèle !...

ÉDOUARD.

Ah ! prenons garde de l'éveiller... l'effroi lui serait mortel !

ERNESTINE.

Attendez... je ne suis point encore parée... je vais mettre sur mon front la couronne de l'hymen...

(*Elle pose le flambeau sur le guéridon, s'assied et arrange la couronne sur sa tête.*)

Oh ! je serai bien ainsi... il me regardera... je lui plairai.

ÉDOUARD, *presqu'à ses genoux fort bas.*

Oui, je t'aime!... oui, je t'adore!

ERNESTINE.

J'ai versé bien des larmes... on voulait me tromper... les cruels osaient me dire qu'il était...

(*Elle se lève, tend la main, et marche, comme si quelqu'un la conduisait.*)

ÉDOUARD.

Ciel ! sa mémoire lui rappelle mes crimes !

ERNESTINE.

Où me conduisez-vous?... ce n'est donc pas à l'autel?... ah ! voilà le cortège... attendez... attendez... ne partez pas sans lui... mais, vous êtes tous en larmes, et cependant vous êtes couronnés de fleurs... ô ciel !... un char funèbre marche au milieu de vous... un voile blanc couvre le cerceuil... ce n'est donc point ma mère... c'est une jeune fille que vous portez dans la tombe... pauvre compagne !... silence ! silence ! je vais prier pour elle.

(*Elle se prosterne et semble prier.*)

ÉDOUARD.

Son supplice me déchire !... et je n'ose, je ne puis l'éveiller !... Dieu ! et Frédéric, où est-il?... le malheureux ! s'il revenait tout-à-coup... veillons sur elle... je n'entends rien... que fait-il?... ce silence, ce spectacle, tout me glace d'horreur... elle prie, et je vais l'arracher de son asile !

ERNESTINE, *se relevant avec effroi.*

Ah !... qu'ai-je vu !... écarter-vous ! laissez-moi... ciel ! mon père ! mon père couvert de deuil, suit la pompe funèbre !... ah ! je sens la mort dans mon cœur !

(*Elle chancelle.*)

ÉDOUARD, *tendant les bras mais n'osant la toucher.*
Juste ciel!... inspirez-moi!...

(*Bruit dans l'intérieur, suivi d'un cri plaintif.*)

ÉDOUARD.

Grand Dieu!...

ERNESTINE.

Mon père m'appèle!

ÉDOUARD.

Qu'ai-je entendu!

ERNESTINE, *se levant.*

Oui! il m'appèle encore!... (*Elle prend le flambeau.*)
Je viens! je viens, mon père!

ÉDOUARD.

Arrête!...

(*Ernestine marche vers la porte; Edouard veut et n'ose la retenir.*)
Horrible moment!... je n'ose toucher sa main!... Ernestine!...

(*Elle est déjà sur les marches; il tombe à genoux.*)

Ernestine, n'entrez-pas!...

ERNESTINE, *poussant la porte.*

Me voici, mon père!

(*Elle entre. — La rampe baisse. — Nuit complète.*)

ÉDOUARD, *hors de lui.*

C'en est fait!... grand Dieu! écrasez-moi de votre foudre, mais veillez sur Ernestine!... ah! suivons-là!

(*Il va pour entrer. — Ernestine jette un cri dans l'intérieur, Edouard recule d'abord.*)

Elle est perdue! exécration Dalvos! tu vas mourir!

(*Il court pour saisir une épée sur le guéridon. — Dans le même instant, Frédéric reparait, portant, dans ses bras, Ernestine évanouie.*)

SCÈNE X.

ÉDOUARD, FRÉDÉRIC, ERNESTINE, *évanouie.*

FRÉDÉRIC.

Arrête! j'ai de l'or; prends nos armes; voilà ton amante, fuyons!

Le Banqueroutier.

ÉDOUARD.

Malheureux ! qu'as-tu fait ?

(Ils fuient tous les deux par le parc , Frédéric emportant Ernestine , Edouard tenant les deux épées. — Au même instant , on entend crier fort loin , au secours ! au secours !)

SCÈNE XI.

MONTFORT , d'abord seul et successivement TOUS LES PERSONNAGES.

MONTFORT , sortant du bâtiment , et marchant avec peine.

Suivons... suivons les misérables, les cris de ma fille... ils me l'enlèvent !... et je succombe !... Mes amis, accourez ! accourez !

(L'Éveillé : Malvina , les domestiques , accourent avec des falots.)

TOUS.

Courons ! courons !

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! mon maître ! il est blessé !

MALVINA , se précipitant dans le pavillon.

Mademoiselle !

MONTFORT , repoussant les domestiques.

Ce n'est pas moi qu'il faut secourir !

MALVINA , ressortant du pavillon.

Ah ! ..

MONTFORT , s'appuyant et marchant.

Courez ! sauvez ma fille !

(Plusieurs coups de feu retentissent hors de la scène.)

TOUT LE MONDE , s'arrêtant.

Ah !...

(Des cris au dehors.)

Victoire ! Victoire !

TOUT LE MONDE ,

Qu'entends je !

(Tous les domestiques sortent en courant. — Montfort reste seul.)

MONTFORT.

Je ne puis les suivre ! Oh ! désespoir !...

(On voit Frédéric et Edouard revenir , l'un sur la montagne du fond , l'autre sur le pont , sans Ernestine. Edouard , l'épée à la

main , est suivi d'un militaire , qui lui barre le passage , et l'oblige à se défendre. En même tems , tout le parc se remplit de paysans et de valets portant des falots.)

ALFRED, *accourant.*

Victoire! victoire! mon oncle! Ernestine est sauvée! je vous ramène votre fille! Les scélérats sont pris; regardez!

(Dans ce moment , Frédéric est saisi et arrêté ; Edouard reçoit un coup d'épée , on l'entraîne , et Ernestine est ramenée par ses femmes et des villageoises.)

MONTFORT.

Ma fille!

ERNESTINE.

Mon père! *(Elle se jette dans ses bras.)*

MONTFORT.

Le ciel te rend à ma tendresse! mais ce monstre...
(On amène Edouard blessé ; il est soutenu par le militaire et quelques villageois.)

TOUT LE MONDE.

Le voici!

MONTFORT.

Éloignez-le des regards de ma fille.

ÉDOUARD.

Arrêtez, Monsieur! je n'ai plus qu'un instant à vivre... Laissez-moi réparer une partie de mes crimes... prenez... prenez ce portefeuille... il renferme un titre qui vous rendra la fortune que l'on vous a ravie...

(L'officier prend le portefeuille et le passe à Alfred.)

Ah! je sens mon âme soulagée d'un poids horrible!... Et vous, Mademoiselle! vous dont le ciel a conservé les jours! pardonnez à un malheureux, plus égaré que coupable, et qui n'est pas indigne d'une larme de pitié... Adieu!... pardonnez-moi!

ERNESTINE, *voulant s'élaner vers lui ; mais s'arrêtant , et pleurant sur le sein de son père.*

Ah!... grand Dieu!

FIN.